



Bibliothèque nationale de France
Département de la reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original, le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction. Le fichier qui vous est livré est donc en noir et blanc et non en couleurs.

En outre, si nous veillons à garantir la meilleure lisibilité possible, des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

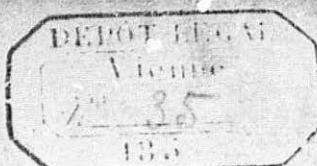
NOTICE

Due to the preservation state of the original document, the use of a microfilm was favored to make this reproduction. Therefore, the delivered document is in black and white and not in color.

We ensure the readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain : defects in the appearance and quality of the illustration in particular.

We thank you for your understanding.

B



35-84

LYA BERGER



Les Pierres Sonores



ECCE HOMO

POÈSIES

1901-1904



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

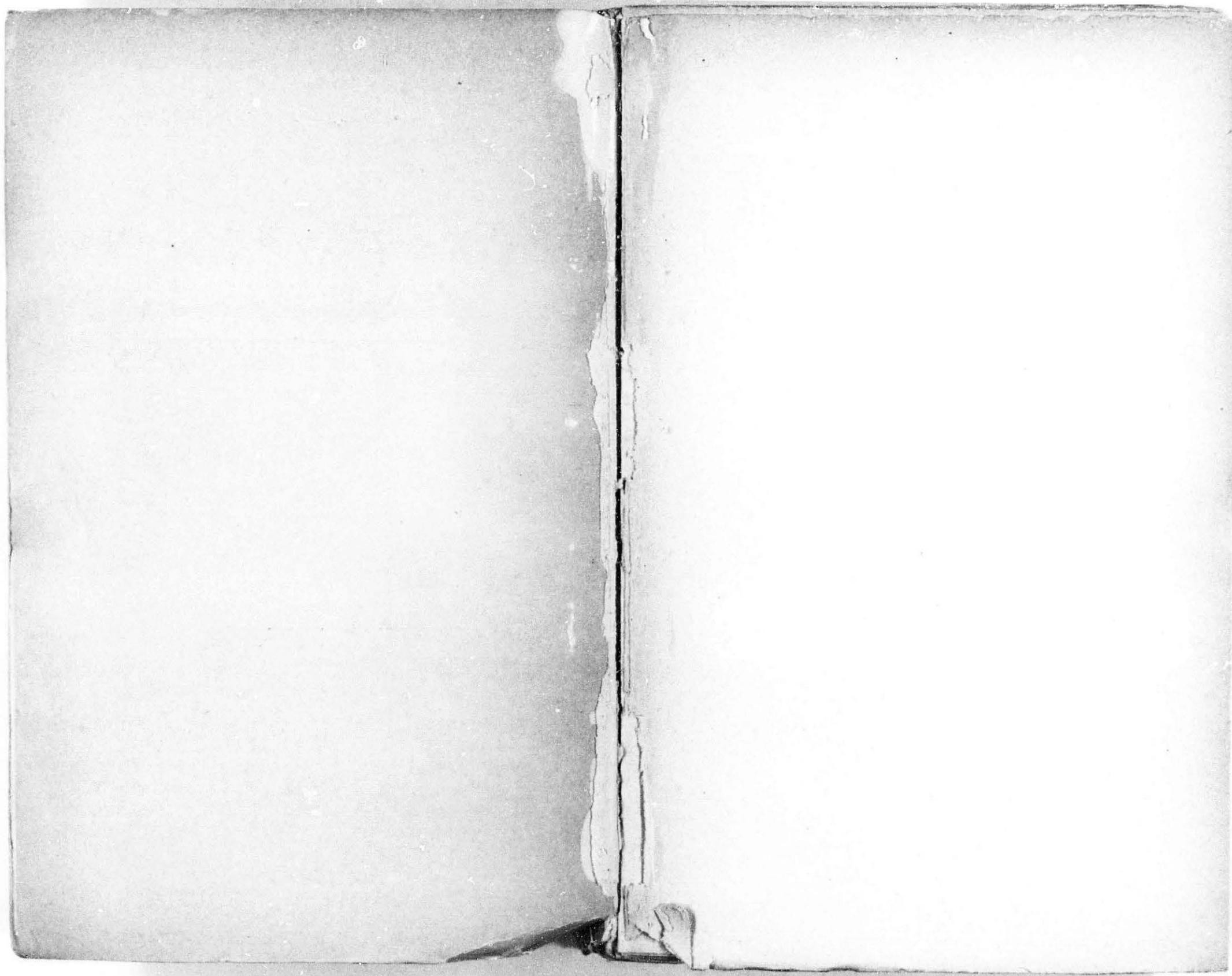
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

1905



LIBRAIRIE
DE
M. DE
LA
VILLE





Les Pierres Sonores

8.Ye
6349

LYA BERGER

DU MÊME AUTEUR

Réalités et Rêves. — Poésies. Lettre-préface de M. SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française, 1 vol.

L'Ame des Roses. — Comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois au théâtre de l'Athénée-Saint-Germain, le 5 mai 1904.

Le Rêve au Cœur Dormant. — Drame en un acte, en vers.

Sur les Routes Bretonnes. — Récit de voyage à l'usage de la Jeunesse. 1 vol. in-8^e illustré.

EN PRÉPARATION :

Excursions Hivernales. — (Id.)

*Les Pierres
Sonores*



ECCE HOMO

POÉSIES

1901-1904

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, RUE DE CLUNY, 15

1905

Les Pierres Sonores



Inscription Éliminaire

Le long de la côte bretonne,
Il est un étrange rocher
Dont la pierre, insensible à tout autre toucher,
Soudain s'émeut, frémit et sonne
Dès qu'on lui fait subir le choc
D'un fragment de son propre roc.

Sur le sol d'une île étrangère,
Il est une grotte, dit-on,
Qui, sous l'arceau de son basaltique fronton
Silencieux comme un mystère,
Semble, quand la brise y glisse parfois,
S'emplir d'harmonieuses voix !

Au fond de nous, ne lui déplaise,
Plus étrange et mystique encor,
Notre cœur est pareil à la roche d'Armor,
Pareil à la grotte écossaise,
Qu'un seul contact a le pouvoir
De pénétrer et d'émouvoir.

En dépit de toute atonie,
Quand le cœur est sollicité
Par l'invincible appel de quelque affinité,

La vibration infinie,
Suscitée en lui par le frisson-roi,
Trahit au dehors son émoi.

Et les coeurs étant innombrables,
Dans nos espaces palpitants,
Et chacun d'eux ayant, sur les grèves du temps,
Exhalé des souffles semblables,
L'air est plein des échos confus
Portés par ses subtils reflux.

Obscur caillou de la grand'route,
Humble galet du flot humain,
Incessamment roulé sur le double chemin,
Mon cœur, ardemment à l'écoute,
Cherche à percevoir les secrets cachés
Dans les murmures des rochers !

**

De la rumeur lointaine obstinément bercée,
J'ai fait ce rêve, un jour, d'en conter la chanson,
Et, pour mieux recueillir l'universel frisson,
Dans le vent je me suis dressée !

Or, voici que du sol, comme à la dérobée,
Un souffle aussi montait, frère de ceux du ciel,
Et, pour saisir l'accent plus confidentiel,
Sur le sol je me suis courbée !

Puis j'entendis les flots peupler chaque marée
De rythmes inconnus qu'alanguissait la nuit,
Et, peur mieux déchiffrer l'énigmatique bruit,
Près des flots je suis demeurée !

Sur les villes, au loin, en ronde échevelée,
La gamme des soupirs montait éperdûment ..
Et, pour interroger son sourd gémissement,
Dans les cités je suis allée !

De toute voix humaine une note égrenée
Se joignait au concert de la terre et des cieux ;
Et, pour étreindre enfin le chœur mystérieux,
Vers ces voix je me suis tournée !

Quand j'eus tout entendu, je vis, désappointée,
Que mon rêve était vain, insensé mon désir,
Et du trouble ambiant n'ayant rien pu saisir,
Tout bas je me suis lamentée !

Alors, tel un torrent d'harmonie épanchée,
A jailli de mon cœur l'universel frisson...
Et, simplement, afin d'en conter la chanson
Vers mon cœur je me suis penchée !

Obscur caillou de la grand'route,
Humble galet du flot humain,
Parce qu'il a pleuré sur le double chemin,
Mon cœur, depuis, quand je l'écoute,
Me traduit sans fin les secrets cachés
Dans les murmures des rochers ! ..

Consécration en double effigie

*

La fleur d'héliotrope enferme, à peine née,
Le plus suave arôme et le plus doux destin
Sous la mélancolie où son calice éteint
Semble à nos yeux l'avoir à jamais condamnée.

Vers le soleil sa tige incessamment tournée
Gravite sur le sol dès l'appel du matin
Et, d'un lent tournoiement, suit le rayon lointain
Dans son cours lumineux à travers la journée.

Ma vie en robe obscure, au parfum si secret,
Dès son éclosion soumise au même attrait,
A fait ainsi de toi son soleil, ô mon Rêve !

Vers tes seules clartés tendue obstinément,
La grappe de ses jours s'incline ou se relève
Selon l'heure qui glisse en ton rayonnement.

Dans la douceur d'avril, à l'heure où je suis née,
Une étoile au zénith incarnant mon destin
A brillé sur ma vie, et son pouvoir lointain
Ciel à ciel m'a suivie en égide obstinée.

O mon Rêve, tu fus cette étoile ! Menée
Par toi, nocturne ami, vers mon premier matin,
Je t'ai gardé ce culte exclusif et hautain,
De ne songer qu'au soir en faisant ma journée.

Et si le Doigt glacé, quelque jour en secret.
Pétrifiait mon cœur, ta forme apparaîtrait
Incrustée à jamais sur la pierre, ô mon Rêve,

Comme on voit s'imprimer le fossile segment
D'une étoile de mer aux galets de la grève
Que l'ëtreinte des flots creuse éternellement.





Le Rosaire

Sans le montrer jamais, sans jamais l'oublier,
Sur moi toujours je porte un étrange collier.

Il enroule à mon cou, suspend à ma poitrine,
Les mailles de sa chaîne à la fois lourde et fine,

Et dans ma chair il incruste, quand il lui plait,
Ses grains rivés à la façon d'un chapelet ;

Ses grains qui sont entre eux, ainsi que ceux des sables,
Pareils en leur ensemble et pourtant dissemblables.

Chacun de mes pensers augmente la longueur
De la chaîne forgée aux battements du cœur,

Et chacun de mes jours y glisse au fil de l'heure
Les songes dont je vis, les larmes que je pleure !

Irisé de reflets, frémissant de soupirs,
Ce collier est celui de tous mes souvenirs.

Tour à tour il est terne, il aveugle, il chatoie,
Selon qu'il jette en moi tristesse, trouble ou joie.

De la trame en anneaux, j'ignore le métal :
Son fil semble tissé d'un rayon d'idéal.

Naïvement rieurs, comme un bonheur sans cause,
Les premiers grains sont cristal pur et corail rose ;

Mon enfance se mire avec son charme bref
En leur limpidité sans ombre ni relief ;

Puis vient le jour divin, le grand jour que consacre
L'angélique blancheur fixée en grain de nacre ;

Çà et là quelque perle aux humides pâleur...
Chagrins légers où s'enchâssent les premiers pleurs ;

Puis la simplicité des grains d'argent, — caresse
Où plane la douceur d'amitiés de jeunesse, —

Les deuils, révélateurs du cruel « plus jamais »,
S'impriment aux rictus des facettes de jais !

Puis le sourire clair de la seizième année
Fait un saphir de ma prunelle illuminée...

Aux rudes grains de bois presque aussitôt heurtés
Mes doigts tremblent..., déceptions..., réalités !...

Peu à peu les clartés plus intenses de l'âme
Font éclore au collier des joyaux pleins de flamme...

Seul, les incarnant tous, pur et fort diamant,
Le Rêve de ma vie est UN, royalement !

A l'entour, chaque gemme en sa lueur diverse,
Ne fait que refléter les heures qu'il traverse ;

Tantôt sur l'émeraude il m'est doux d'entrevoir
Les mirages sans fin des minutes d'espoir ;

Tantôt j'aime à sentir errer les ombres tristes
De ma mélancolie au fond des améthystes ;

Plus loin le philtre ardent des gouttes de rubis
Chante un songe d'amour et ses émois subits !

La langueur des soirs d'or aux muettes extases
Se pâme dans les feux apaisés des topazes...

Une turquoise auprès fait jaillir son azur :
— Jour de joie et de ciel adorablement pur —

A côté d'elle, une lumière ondule et rêve...
C'est une aigue-marine où dort toute une grève...

Et les grains, au hasard, se succèdent, nombreux, —
Et le soleil couchant du Passé luit sur eux —

Selon qu'un souvenir sombre ou joyeux s'y grave,
Ils sont bijou léger ou bien carcan d'esclave.

Ils sont une guirlande aux pâles floraisons,
Tiède encor du parfum des anciennes saisons.

Mais ils sont bien surtout le mystique rosaire
Que ma pensée égrène aux heures de misère ;

Car, ainsi qu'on le voit aux chapelets bénits,
D'un cœur et d'une croix les chainons sont unis ;

Au sanctuaire clos où mon culte s'abrite
Je sens que sous ce cœur c'est le mien qui palpite —

Et l'impossible élan des bras de cette croix
Contient tout mon appel humain vers l'« Autrefois » !

Poème lu en séance des Jeux floraux, mai 1904.





Empreintes natales

Follets, fadets du vieux Berry,
Souffles épars d'une âme de péri,
Esprits des brandes
Dont les guirlandes
De sarabandes
Se suspendent
En vols légers et chuchotants,
Aux soirs d'automne et de printemps,
Parmi la brume des étangs,
Follets, fadets, troupe narquoise,
Terreur du *gachenet* et de la villageoise,
O sauvageons
De la bruyère et des ajones,
Etincelles aux clartés vives
Et furtives,
Lucioles du *Boischaut* fleuri,
Nocturnes joyaux de l'écrin des rives,
J'ai pour vous un culte attendri.
Follets, fadets du vieux Berry !

**

Follets, fadets de mon pays,
Vous qu'on célèbre en fabuleux récits,
Lutins des brennes,
Fils de Sirènes
Dont les feux trainent
Et s'égrènent
Comme des frelons égarés
Regagnant au travers des prés
Les ruches sombres des fourrés,
Follets, fadets, au fond de l'âme,
Je garde les reflets de votre étrange flamme !
En tous séjours,
Visions de mes premiers jours,
Etincelles aux clartés vives
Et furtives,
Rayons sitôt évanois,
Vous avez jonché mes routes pensives,
O symboles d'espoirs trahis,
Follets, fadets de mon pays !

**

Follets, fadets de paradis,
O séducteurs perfides et hardis,
Vaines chimères
Trop éphémères,

Souvent amères,
Dont les mères
Gardent l'esprit de leurs enfants,
C'est vous qui peuplez, triomphants,
Tant de mes soirs si décevants !
Follets, fadets de la nuitée,
Sous un charme sans nom vous m'avez envoûtée,
Et je mourrais
Loin du tourment de vos attrait,
Etincelles aux clartés vives
Et furtives,
Vous de qui sont éclos jadis
Mes songes ardents et mes fois naïves,
Vous que je bénis et maudis,
Follets, fadets de paradis !



L'Hymne à deux voix

L'Amour, c'est le torrent sauvage
Qui, jailli tout à coup du sol,
S'y fait brusquement un passage,
Le rafraîchit ou le ravage,
Au hasard de son élan fol !

L'Amitié, c'est la source pure
Qui naît goutte à goutte, en secret,
Chaque jour plus large et plus sûre,
Le long des seniers où murmure
A nos côtés son chant discret.

L'Amour, c'est la fleur glorieuse
Teinte d'or et teinte de sang,
Dont parfois la splendeur se creuse
En coupe d'ivresse trompeuse
Où boit notre cœur frémissant !

L'Amitié, c'est la plante agreste,
Douce aux doigts ainsi qu'un baiser,
Fleur de toutes saisons, qui reste
Sur le sol où nul vent funeste
Ne réussit à la briser.

L'Amour, c'est l'éther qui s'allume
 Aux reflets des pourpres d'été,
 Combat de soleil et de brume
 Roulant la menaçante écume
 D'un flot vermeil et tourmenté !

L'Amitié, c'est l'azur limpide
 Des ciels de Septembre et d'Avril,
 L'infini bleu que rien ne ride,
 Où, librement, sourit l'égide
 Des étoiles, ces fleurs d'exil !



Dizain Mythologique

En la clairière où convergent tous les chemins,
 Les Heures, le front ceint des flores symboliques,
 Elfes aux bonds légers, aux changeantes tuniques,
 Dans leur ronde éternelle entrelacent leurs mains.

Les minutes — ces nains —, les secondes — ces gnomes —
 Balançant à l'entour leurs essaims palpitants
 Scendent d'une voix grêle, au loin, les chants des hommes.

A l'abri d'un hallier, seul, le vieux faune Temps
 D'un œil avide suit le vol des robes blanches

— Et son rictus sournois grimace entre les branches. —



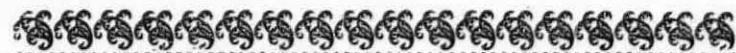
Matéea

Un soir de fin d'été fait de calme et d'azur,
Je contemplais la nuit se glissant au ciel pur.
Loin, très loin des regards, sous la basse marée,
La mer, vague après vague, s'était retirée :
La ligne monotone et grise des galets,
Qui tout à l'heure encor s'irisait aux reflets
D'un couchant de Septembre, allongeait vers le sable
Les ondulations l'une à l'autre semblable
De son triple gradin... Et le flot avait fui
Si loin que rien depuis les galets jusqu'à lui
Ne venait interrompre et peupler l'étendue
De l'immensité blonde, humide, molle et nue,
Qui semblait ne finir qu'à l'extrême horizon.
Le soleil absorbant de la chaude saison
Avait, en peu d'instants, desséché l'eau stagnante
Dont la grève parfois se parsème et s'argente
A l'heure du jusant. Pas le moindre canot
Incliné sur son ancre en attendant le flot, —
Pas un seul être humain. — De la fenêtre ouverte
Je regardais pâlir cette plaine déserte
Pareille à quelque gris Sahara boréal,

Ou mieux encor, parmi le décor vespéral,
A ces cendres, linceuls de villes disparues,
D'orgueils humiliés et de splendeurs déchues...
Cette aridité morne évoquait certes mieux
Que tout autre spectacle, à l'esprit comme aux yeux.
L'anéantissement infaillible des choses,
La puissance du temps et ses métamorphoses...
Oui, ce steppe infini sous l'infini du ciel,
Muet parmi le grand silence solennel,
Qu'enlaçait lentement l'ombre crépusculaire,
S'imposait plus troublant que la houle en colère
Ou qu'un embrasement du large au plein midi.
Nul effroi, cependant, sur l'espace attiédi,
Ne pesait... dans le fond du cœur nulle tristesse !
Quelque chose de vague, ainsi qu'une promesse,
Se dégageait de ce néant... Confusément,
On sentait dans ce silence un recueillement,
Dans cette ombre un repos, dans ce vide une attente !...
Magnétique, et pareille à l'éclair qui serpente,
Une blancheur, soudain, souligna l'horizon...
Une rumeur de sourde et lointaine oraison
S'étendit vers la terre — et cette plainte basse,
Et ce frisson rapide, aussitôt, dans l'espace
Epandirent la vie, éveillèrent l'espoir...
La houle au large, enfin, venait de s'émouvoir
Et, sous l'appel du flux, les lames, une à une,
A nouveau de leur nappe envahissaient la dune
Exposée une fois de plus à leur merci !
Ce soir de fin d'été, mon cœur conçut ainsi

Le grand dispensateur de toute force d'être
 Qui promène en secret son caprice de maître
 Du sein de l'univers à l'âme du rêveur ;
 Le Recommencement éternel et sauveur !
 Le recommencement dont l'œuvre dans ce monde
 Ne peut être pourtant salutaire et féconde
 Qu'en vouant son effort et sa ténacité
 A l'incarnation d'une immortalité,
 — De nouveaux flots toujours peuplant la même grève,
 Toujours des chants nouveaux louant le même Rêve !...

Cayeux-sur-Mer, septembre 1900.



Le Moulin

De sable écartelant le champ d'un azur clair
 Le vieux moulin se dresse entre trois solitudes :
 L'aridité des champs semés de prêles rudes,
 La grisâtre torpeur des dunes -- et la mer.
 Sur l'horizon lointain d'une ligne de saules
 Qu'un bois de pins relie au sentier caillouteux,
 Il se profile, le moulin, très noir, très vieux.
 Tel le phare sauveur qu'on voit au bout des môles,
 Il semble, sous le ciel, protéger à la fois
 Les toits de chaume épars au milieu des champs calmes
 Et là-bas... tout là-bas, les frémistantes palmes,
 Dont les voiles jonchent la houle en vols étroits.
 A son ombre, mêlant leurs senteurs et leurs sèves,
 Les deux flores, terrestre et marine, ont germé :
 L'œillet sauvage, où dort un philtre parfumé
 Et le soyeux métal du chardon bleu des grèves,
 Car le moulin, au gré des heures, des saisons,
 Sent passer sur son front les changeantes haleines
 De l'apré vent du large et de l'air vif des plaines !
 Son labeur spectateur des constants horizons
 S'accomplit au caprice du souffle qui passe,
 Avoué seulement par le commun appel
 De ses longs bras tendus vers l'infini du ciel
 Et de son cri plaintif qui monte dans l'espace !

Pauvre moulin, je te chéris tout bas,
 Pauvre moulin, jouet des vents contraires,
 Car je devine tes misères,
 Dans l'effort éternel et lassé de tes bras !
 Je songe qu'ici-bas
 Nous pouvons nous dire tes frères,
 Pauvre moulin, jouet des vents contraires !

**

Oui, le geste implorant des ailes du moulin,
 Cette roue évoquant aux yeux l'effort sans trêve
 D'un gigantesque oiseau blessé qui se soulève
 Et traîne sur le sol un élan toujours vain,
 Oui, ce gémissement au rythme monotone,
 Ce frêle abri debout, droit dans l'immensité,
 Esclave obéissant sous le fouet indompté
 Du vent qui, tour à tour, gronde, pleure, chantonner,
 Oui, tout cela, c'est l'homme et c'est notre destin,
 C'est l'homme, solitaire au sein même du monde,
 Gardien de moissons que son travail féconde,
 Eternel aspirant d'un idéal lointain ;
 C'est l'homme dont le cœur peut contenir ensemble
 Les instincts les plus vils, les plus nobles élans ;
 C'est l'homme en proie aux chocs divers et violents
 Des passions sans nombre ! Oui, c'est l'homme qui tremble
 Ou résiste ou supplie en face de son sort,
 Tandis qu'incessamment vibre au fond de lui-même,
 Implacable, depuis l'impulsion suprême,
 Le double battement d'un semblable ressort !

O vieux moulin que je plaignais tout bas,
 Plus à plaindre que toi sont encore les hommes,
 Car toi, tu ne sens point, en somme,
 Que chaque effort donné rend plus faible le bras
 Et fait le cœur plus las !...
 Oh ! pauvres moulins que nous sommes !
 Pauvres moulins à vent que sont les hommes !..





Eclaircie



Cette minute est bonne et douce. — Je la vis,
Le front soudain moins lourd, l'âme et les sens ravis,
Tout entière un instant de consciente ivresse
Suspendue à ce souffle où passe une caresse.
Je m'imprègne à longs traits de l'effluve sauveur ;
Goutte à goutte, j'en bois la limpide saveur.
Sans rien oser sonder, sans vouloir rien entendre,
Je laisse éperdûment mon être se détendre
En cette courte halte, obole de pitié
Tombant des mains du Temps sur mon âpre sentier.
Et, connaissant le prix de ces minutes rares,
Sachant surtout combien nos jours en sont avares,
J'étreins d'un geste avide et craintif à la fois
Celle qui passe ainsi furtive entre mes doigts.
Je la goûte, les yeux fermés, les lèvres closes,
Ainsi que l'on respire une haleine de roses,
Pour enfermer et prolonger l' enchantement
Au plus profond de moi — silencieusement. —



Les lèvres sur les yeux

Les lèvres sur les yeux

Ont la douceur des pétales qui se caressent...

Tels des gardiens mystérieux

De l'éénigme infinie où nos rêves se bercsent

Emprisonnant sous leur vol jaloux

L'éclair des désirs et des courroux

Ou l'humide lueur des prunelles qui pleurent,

Les lèvres sur les yeux

Ont la légèreté des ailes qui s'effleurent...

Les lèvres sur les yeux

Répondent à l'appel de l'être qui se livre !

Leur colloque délicieux

Est une confidence aux feuillets clos d'un livre ;

Magiciennes aux sens subtils,

Rien qu'à l'émoi frémissant des cils,

Rien qu'à l'aveu muet qui gonfle la paupière,

Les lèvres sur les yeux

Surprennent les secrets de l'âme tout entière !

Quand vient à se poser
 Sur nos yeux las la flamme ou la fraîcheur des lèvres,
 Leur léger ou profond baiser
 Y boit divinement nos larmes et nos fièvres ;
 Et nous devons nous endormir mieux
 Dans le grand sommeil qui vient des cieux
 Quand le dernier regard emporte en viatique
 La caresse mystique
 Des lèvres sur les yeux.



L'Impérissable Charme

Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure ?
 Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui,
 Quand, au fond de nous, toujours sûr de lui,
 Le souvenir plane et demeure !
 Quand, au fond de nous, vibre, chante et pleure
 Un éternel Présent jamais évanoui ;
 Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui ?
 Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure ?...

Dans le pays de Mâconnais,
 Dont l'âme poétique et tendre
 A nos âmes se fait entendre
 (Immortalisée à jamais
 Par la voix du chantre d'Elvire)
 Il est une coutume encor,
 Joyeuse comme un rayon d'or,
 Consolante comme un sourire !
 Dans les beaux jours, chaque matin,
 Les filles du pays, gamines
 Dont les nimbes de mousselines
 Abrivent le regard mutin,
 Quittent dès l'aube leur chaumière

Pour aller, souvent jusqu'au soir,
 En quelque coin du vieux terroir,
 Faire leur tâche coutumière.
 Mais, avant de quitter ainsi
 Pour toute une longue journée
 La maison et la maisonnée,
 Elles cueillent (et c'est ici
 Que la chose devient exquise)
 Une fleurette de l'enclos,
 Un calice tout frais éclos
 Dont la transparence s'irise
 Aux rayons du soleil de juin. .
 Elles attachent sur leur manche
 La frêle tige de la branche,
 Giroflée ou fleur de jasmin,
 — Souvent le pâle œillet sauvage
 Au parfum subtil et très doux —
 Elles couvrent d'un œil jaloux
 Ce seul joyau de leur corsage,
 Et dans leur travail, jusqu'au soir,
 Par les sentiers, le long des vignes,
 Ou bien courbant leurs cous de cygnes
 Sur l'eau mousseuse du lavoir
 Que leurs mains troublent sans relâche,
 Elles se penchent par instants
 Sur la fleur aimée, et, longtemps,
 Pour mieux faire ensuite leur tâche,
 En aspirent le cher parfum,
 Parfum frère de leur jeunesse,
 Qui, tour à tour, sous sa caresse,

Ranimant les cœurs un à un,
 Y réveille une ardeur égale
 Et jusqu'à l'heure du retour
 Imprègne le reste du jour
 De la lumière matinale.

**

Quel que soit le sol où nos pas,
 Doivent imprimer leur empreinte,
 Il faut bien l'avouer sans feinte,
 L'histoire est la même ici-bas
 De nos destins, de nos chimères,
 De toutes nos illusions,
 Et (trop souvent nous le nions)
 Des tâches plus ou moins amères,
 Du grand labeur quotidien !
 L'heure n'en est pas assez brève,
 Et trop courte est celle du Rêve
 — Notre fragile et fort soutien —
 Si nous goûtons un peu de joie
 Parfois sous ce sauveur abri,
 Ah ! notre front endolori
 Redevient bien vite la proie
 Des soucis, des réalités !...
 Il faut alors, coûte que coûte,

Songer à poursuivre la route
 Où nos pas s'étaient arrêtés !...
 Mais qu'importe la fantaisie
 Du sort souvent capricieux ?
 Bravons-la, sans peur, sous les cieux,
 Avec un peu de poésie !...
 Lamartine, il faut te bénir !
 Il faut vous bénir, Mâconnaises,
 Qui peuplez les heures mauvaises
 D'un parfum et d'un souvenir !...
 Rose étoile d'œillet sauvage,
 Giroflée ou troublant jasmin,
 Nous avons tous, sur le chemin,
 Cueilli quelque fleur au passage...
 — Intime enchantement d'un jour,
 Mot... silence... sourire... ou larme... —
 Demeurons fidèle à ce charme,
 Pour qu'il nous protège à son tour !
 Dans les moments de défaillance,
 Contre les secrètes rancœurs,
 Evoquons-le du fond du cœur,
 Eclairons tout de sa présence,
 Enivrons-nous de ce parfum,
 Notre inviolable richesse,
 Qui, dans les cœurs, chante sans cesse
 Un chant différent pour chacun,
 Mais dont la voix toujours convie
 Au même espoir réconfortant,
 Et qui, de l'éclat d'un instant,
 Fait resplendir toute la vie !

Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure ?
 Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui,
 Quand, au fond de nous, toujours sûr de lui,
 Le souvenir plane et demeure !
 Quand, au fond de nous, vibre, chante et pleure
 Un éternel Présent jamais évanoui,
 Qu'importe l'envol d'un beau jour enfui ?
 Qu'importe l'espace et qu'importe l'heure ?...





Recueillement

La journée est finie. — Au détour de la sente,
En sa conque de mousse une source s'argente !
Je sais que ma retraite est proche et reposante,
Mais l'emprise du soir m'envoûte et me séduit...
— Je m'arrête un instant au détour de la sente. —

L'ombre verte, partout, creuse des sanctuaires ;
Les brises sur le ciel sont pleines de prières !
Entre l'hostilité des tâches journalières
Et les obsessions que m'apporte la nuit
Je veux faire en mon cœur la paix des sanctuaires !

Pourquoi semer de l'or pour éllever des temples ?
La nature contient les plus beaux, les plus amples.
L'art ne fait que choisir ses trésors pour exemples
Et nous aspirons mieux les souffles créateurs
Au sein de l'infini que sous les murs des temples !

Ici c'est une nef des sylvestres églises !
L'acanthe et le laurier aux palpitanter frises,
Sous les arceaux que les lointains idéalisent,
Ne peuvent qu'exalter l'essor vers les hauteurs
Dans l'accueillante nef des sylvestres églises !

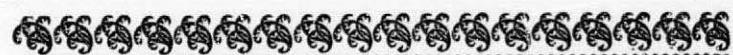
Ailleurs c'est le gradin des vagues sur la grève...
L'âme en les franchissant une à une s'élève
Vers les parvis où Dieu, pour exaucer son rêve,
Pose l'ostensoir d'or d'un invisible autel
A l'heure où le soleil surgit devant la grève.

Plus loin, prédicateur des horizons sans bornes,
La chaire d'un donjon écroulé sous les viornes
Flétrit plus hautement par ses silences mornes
Les folles vanités de ce monde mortel
Que les plus longs discours à nos orgueils sans bornes.

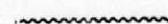
Ainsi règne à l'abri des voûtes éternelles
— Temple toujours ouvert au désir des fidèles —
Un culte dont les jours de fêtes se révèlent
Dans l'encens des parfums, dans les hymnes de l'air,
Dans les cierges tremblants des voûtes éternelles.

J'écoute célébrer en l'ombre de la sente
Cet office divin qui, de sa voix puissante,
Ranime peu à peu mon âme languissante
Et fait soudain vibrer d'un sublime *Pater*
Le jour qui s'agenouille en l'ombre de la sente.





Petites Sources



C'est bon, c'est apaisant, quand les yeux sont meurtris
D'avoir sondé la vie et compté les débris
Dont nos illusions sèment son eau profonde,
C'est bon de se pencher vers cette fleur si blonde
Pétrie exquisement d'amour et de soleil
Qu'est un petit enfant à son premier éveil :
Un tout petit enfant ne parlant pas encore,
Idole inconsciente où le dieu veut éclore...
A nos regards humains, lourds des pleurs amassés
Par les maux anciens, qui, du fond de leurs passés,
Ressuscitent dans chaque amertume nouvelle,
A nos regards humains tout un ciel se révèle
En ces clairs infinis des prunelles d'enfant !
Quelle sérénité de calme triomphant
Sur ces yeux grands ouverts où sans fièvre ni flamme,
Un reflet d'au delà flotte et luit à fleur d'âme !
Nous les interrogeons tout bas, troublés un peu,
Ces étoiles voilant d'un frisson noir ou bleu
Leur énigme vivante qui semble elle-même
Nous demander la clé de quelque grand problème ;
Nous laissons en silence errer sur leur clarté

Notre soif de douceur, d'espoir, de vérité ;
Nous nous régénérerons à la plus pure essence
De ce parfum d'un jour qu'on nomme l'innocence,
Car pour nos yeux brûlés par le sel des douleurs
Ces regards ingénus d'enfants sont recueilleurs
De la goutte d'eau vive aux passereaux offerte
Par le tremblant calice ou la coupe entr'ouverte
D'un grelot de muguet sous la mousse des bois
Ou d'un cœur de pervenche éclos au bord des toits.



Au Calice des Roses

Un long rêve fleurit au calice des roses !...
Dans l'azur des matins, dans la langueur des soirs,
Eperdûment il monte, imprégnant toutes choses
Des aromes subtils de vivants encensoirs...

Un long rêve fleurit au calice des roses !...

Tandis que juin, au gré de ses troublants soleils,
Baigne les horizons en des apothéoses
Et sur le front des blés court en frissons vermeils,
J'ai lu des mots divins au calice des roses !
Leurs accents ont rempli mon âme tour à tour
D'un hymne triomphant, d'une chanson très douce ;
Leur image a surgi dans la clarté du jour,
Comme un vol radieux qu'un flot d'or éclabousse !
La rose au cœur ardent, fleur de gloire et d'amour,
La rose, plus timide en sa robe de mousse,
Celle qui de pompons coquets coiffe les murs,
Celle dont le bouquet virginal se balance
Parmi l'envolement de ses pétales purs,
Et le charme royal de la rose de France
Dont le sourire en juin, dans les jardins obscurs,

Parsème l'inconnu d'étoiles d'espérance,
Toutes, toutes, ainsi que philtres de beauté,
D'idéal et d'amour ont fleuri grandioses
A mes yeux, dans mon cœur, sous le souffle d'été,
Et, penchée à demi vers leurs coupes écloses
Où sans doute un pouvoir magique est abrité,
J'ai goûté le miel pur au calice des roses !
Longuement, je m'en suis enivrée à plaisir,
Car il n'était point fait de quelques senteurs mièvres ;
Il ne semblait non plus pas devoir contenir
Le poison recéléur des épuisantes fièvres...
Calmant comme un baiser, doux comme un souvenir,
Le miel était divin qu'ont pu goûter mes lèvres !
Dans un frisson, dans un reflet, dans un parfum,
J'ai cueilli le bonheur au calice des roses !
Sous ce rayonnement j'ai vu fuir un à un,
Bien loin dans l'ombre, à toutjamais, les jours moroses,
Et l'été de mon âme, après son rude hiver,
N'étant qu'un seul poème en ses métamorphoses,
— C'est de tout le Passé que le Présent m'est cher ! —

Un long rêve fleurit au calice des roses...



La Chanson des Bagues

Quelle éloquente et douce voix
Ont les bagues, ces liens frères,
Les bagues qui gravent aux doigts
Le secret qui s'incarne en elles...
Bijoux humbles ou fastueux,
Révélant leur emblème aux yeux
Ou l'enveloppant de mystère,
Chaines, anneaux d'or ou d'argent,
Pierrerie au reflet changeant,
Gerbe d'éclats, feu solitaire,
Qui balancent dans un frisson
Le soleil, l'azur ou les vagues,
Grillons d'idéale moisson
Elles murmurent leur chanson,
Les bagues !

Dans le recueillement du cœur,
Sous les rêves qui les irisent,
Une à une ou toutes en chœur,
Que de choses elles nous disent !
En leurs desseins, en leurs émaux,
S'entremèlent des noms, des mots...

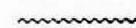
— La grande hantise des dates !...
D'intimes évocations
Passent à travers les rayons
Des ors, des saphirs, des agates !
Don d'une amie ou d'un aimant,
Legs des ancêtres .. échos vagues
D'un souvenir ou d'un serment,
Que ne contient l'enroulement
Des bagues ?

Souvent en leur contour étroit,
Volontairement asservie,
Vibre et gravite autour du doigt
Toute une âme, toute une vie...
En secret, sur les mains de ceux
Qui sont fidèles à leurs vœux,
Elles font courir des caresses ;
Mais quand, sans cause ou sans pardon,
Le cœur les laisse à l'abandon
Et devient traître à ses promesses,
Les souvenirs jadis si chers,
Ainsi que des pointes de dagues,
S'incerustent vengeurs dans les chairs,
Plus obsédants que mille éclairs
De bagues !





La Halte



Dans le coin solitaire où j'ai passé l'été
Mes yeux ont longuement suivi le vol des heures...
Avide de repos, mon cœur s'est abrité
Au plus profond secret d'apaisantes demeures !

Ma pensée a cherché dans toute vérité
Une incarnation possible de son Rêve,
Et ma vie un instant, loin du monde agité,
A fait halte, pour mieux jouir de cette trêve,

Dans le coin solitaire où j'ai passé l'été !

De près mêlant mon âme à l'âme universelle,
J'ai regardé l'élan téméraire des pins ;
J'ai regardé fleurir la bruyère — et sur elle
Respiré l'attraction étrange des lointains. —

J'ai regardé la force impassible, inutile,
Des rocs bouleversés aux formes de Titans,
Et ces autres géants que chaque jour mutile :
Des donjons en ruine en lutte avec le Temps.

J'ai regardé jaillir de la mousse et des menthes
Les jeunes plants de chêne ocrés d'un sang vermeil,
Et les sentiers de sable, au loin, couler leurs pentes
Vers les grands cirques blonds poudroyants de soleil.

J'ai regardé sur l'horizon blanc de lumière
La forêt bleuissante étendre ses réseaux...
J'ai regardé dormir à mes pieds la rivière
Sous la caresse harmonieuse des roseaux !

Parce qu'autour de moi j'avais fait le silence,
Parce que j'avais fui tout profane lien,
La Vérité m'a fait sa grande confidence,
L'esprit de la Nature a visité le mien.

Dans la tranquillité de ce cadre champêtre,
Où se sont recueillis mon cœur et ma raison,
J'eus pour temple le ciel, les éléments pour maître,
Et des élans d'amour furent mon oraison.

A travers la douceur d'une entente secrète
Des choses avec l'homme, égaux sous le ciel bleu,
J'ai compris, j'ai goûté, durant cette retraite,
La communion vraie entre le monde et Dieu.

Et la sérénité muette qui s'imprime
Sur les pins, sur les rocs, sur un donjon vainqueur,
Sur un ruisseau docile, en cet échange intime
A fait naître une paix ignorée en mon cœur !

J'ai plongé tout mon être au sein de cette vie
 Libre, sauvage et forte, afin que, désormais,
 Le reflet reste en moi d'une âme inasservie
 Sœur des champs de bruyère et des lointains sommets...

Puissé-je maintenant entretenir en elle
 Ce charme de tendresse et de simplicité,
 Que sut me faire entendre une voix fraternelle
 Dans le coin solitaire où j'ai passé l'été !

Bords du Loing et du Lunain, août 1901.



Météore

Dans la nuit d'août, sur l'éminence aux blondes pentes,
 J'ai renversé la tête et j'ai plongé mes yeux
 Parmi la fourmilière insondable des cieux,
 Où se perdait l'appel des étoiles filantes.

Ma pensée a suivi ces fugaces clartés...
 Et, connaissant, au prix de plus d'une amertume,
 Combien l'espoir errant en chemin se consume,

J'ai pris en ma pitié les sols désappointés
 Où ces vols lumineux iront bientôt descendre

Sous forme d'une pierre aux cassures de cendre.



*Entre toutes*

Oh ! qu'elle soit bénie entre toutes les voix
Celle qui la première à nos sens en extase
A dit le mot d'amour plus grand que toute phrase,
Seul initiateur de l'âme aux vrais émois !...
Sur l'eau de notre vie encor limpide et calme
L'inoubliable accent a jeté son appel,
Et, d'onde en onde, ainsi qu'un éploiemnt de palme,
L'eau fraîche éternisant ce frisson solennel
A semblé dans ses plis étreindre tout le ciel.

Oh ! le timbre à jamais nôtre de cette voix !
Son charme impéieux au fond de nous demeure
Et vibre et se prolonge et chante au long de l'heure,
Fondu dans les échos des grèves et des bois,
Comme la corde d'or d'une lyre invisible
Qui, dans l'intimité du cœur, semble dormir
Et que l'effleurement discret, presque insensible
D'une évocation, d'un regret, d'un désir,
A certains soirs ardents, ranime et fait frémir !

Oh ! qu'importe qu'il soit ici-bas d'autres voix
Triste, mauvaise ou rude !... Ainsi que l'on pardonne
Ses dards à l'églantier pour les roses qu'il donne,
Sa gangue au sol pour l'or qu'il recèle parfois,
Faisons grâce au mensonge, à l'injure, au blasphème,
Pour ce ressouvenir d'un son de pur cristal !
Puisqu'un langage humain trouva le cri « je t'aime ! »
Qu'ils soient tous rachetés les mots qui font du mal
Par celui, tout divin, qui traduit l'Idéal !





Ex-Voto

Je sais une tour vieille à l'ombre des remparts —
Le double azur l'environne de toutes parts
Au bout de la presqu'île où sa pierre en ruine,
Ainsi qu'une vigie, emprisonne et domine
L'estuaire houleux que gonfle le noroît.
Quelques ronces au pied, en leur taillis étroit,
Laissent luire la chair purpurine des mûres ;
Sur la gauche, un sous-bois de légères ramures,
De troncs souples et fins, tamise l'horizon ;
En face, sur le large au mobile gazon
Qu'en d'pit des frimas nul hiver ne dépouille,
Les voiles, vols aigus teints de neige ou de rouille,
Sèment l'effeuillage de lys jaunes et blancs
Que vont baisser au passage les goélands.
Auprès de la tour vieille, un jour je suis venue
A l'heure de la vie où mon âme ingénue
Sentait — ainsi que l'aube engendre le matin —
Poindre en elle le Rêve où montait son Destin.

Elle a passé, cette heure — il a surgi, le Rêve —
Et j'ai connu la lutte et j'ai goûté la trêve,
Et la victoire enfin a marqué mon retour
Fort des ans écoulés, devant la vieille tour !
Alors j'ai pleuré là, je m'en souviens, tremblante,
Une larme sans nom, larme unique et brûlante
Qu'un long tressaillement fit monter à mes yeux,
Un de ces pleurs sacrés, muets, mystérieux,
Qui dilatent le cœur, le fondent tout ensemble,
Un de ces pleurs profonds comme la mer, où tremble
Un océan d'orgueil, d'humilité, d'amour,
Atome de clarté qui contient tout le jour
Et suspend l'Infini au bord de la paupière !
Cette larme tomba, s'écrasant sur la pierre
En une large étoile, où, pour l'éternité
Je sentis tout mon cœur avec elle incrusté,
Car tant d'émotion envahissait mon être,
Sous ce ciel où jadis la vie avait fait naître
Le Rêve qu'aujourd'hui j'étreignais pleinement,
Que j'en perpétuais le cher rayonnement
Par l'ex-voto d'amour, fugitif, anonyme,
Dont Dieu seul comprendrait l'éloquence sublime ! —
Depuis lors, à nouveau, les saisons, tour à tour,
Viennent frôler de leurs ailes la vieille tour
Qu'évoque si souvent ma pensée attendrie...
— Un sol où l'on pleura, c'est toute une patrie ! —
Je suis loin — mais je vois son mirage enchanté
Revivre en tous mes ciels lorsque les soirs d'été,
Sur la terre rêveuse et l'âme ennuagée,
Egrènent lentement l'heure de la songée

Et rident des sillons d'un invisible flot
 Les sables opalins des grèves de là-haut
 Où la barque lunaire, errant sans mâts ni voiles,
 Dort parmi les chardons lumineux des étoiles.

Saint-Valery-sur-Somme, septembre 1901.



Compagnons de route

Les jours où le destin m'envoie
 Toute seule dans l'infini du grand Chemin,
 Sans le moindre horizon de joie,
 Sans aucune compagne à qui donner la main,
 Ces jours-là, si le temps est sombre,
 Je sens le gris du ciel se refléter en moi
 Et mon cœur s'envelopper d'ombre !
 J'entends la lassitude et je connais l'effroi ! —
 Mais si le soleil, au contraire,
 Dispensateur, qu'en indigents nous supplions,
 Réchauffe la route et l'éclaire,
 En y versant la pitié d'or de ses rayons,
 Le regard vers les hauteurs bleues,
 Je puis alors braver la fatigue du jour
 Et marcher durant des lieues
 D'une course rythmée aux chansons d'alentour ;
 Car la clarté qui, dans les sentes,
 Allonge devant moi mon ombre, pas à pas,
 Y dresse aussi, compatissantes,
 Celles des souvenirs qui ne me quittent pas.
 Parmi ces compagnons fidèles,

Avec lesquels mon cœur converse en mots exquis,
 Je sens croître sur moi des ailes
 Et, légère, le Rêve à l'espoir reconquis,
 Je m'en vais, poursuivant ma voie,
 Sans souci du présent, sans peur du lendemain,
 Les jours où le destin m'envoie
 Toute seule dans l'infini du grand Chemin.



Soir d'Année

PAYSAGE AUX DEUX CRAYONS

En bas, c'est le froid, c'est le noir...
 Seule, en sa robe surannée
 Devant nos seuils, la vieille Année
 Encore une fois vient s'asseoir.

Invisible en l'ombre du soir,
 Le rouet de la Destinée
 File sous sa main décharnée
 Un dernier écheveau d'espoir.

Et, soutenant la quenouillée
 De quelque branche dépeuillée
 Qu'enlace un givre serpentin,

L'Aïeule endort d'une berceuse
 Tous les coeurs que sa voix menteuse
 A leurrés depuis le matin.

**

Là-haut, c'est la clarté sereine
 D'un jardin en pleine saison
 Dont la céleste floraison
 En semis de frissons s'égrène ..

La jeune Année au front de reine,
 Montant du seuil de l'horizon,
 Caresse le profond gazon
 Des reflets de sa robe à traîne.

Entre deux bosquets étoilés,
 Un hamac aux coins effilés
 Tend ses mailles en fils de lune...

— Et les cœurs rebattent soudain,
 En rêvant aux fleurs du jardin
 Que la vierge y jette une à une ! —



Enfantillage

Ce matin, tandis qu'oppressée,
 Sur le triste ciel de janvier,
 Je laissais errer ma pensée
 Au fil du Rêve familier ;
 Tandis que par un sortilège
 Tenant mon cœur à sa merci,
 L'horizon menaçant de neige
 Semblait lourd de tout mon souci,
 Sur l'ouate grise des nuages
 Un ballon m'apparut soudain,
 Un de ces ballons d'enfants sages
 Qu'on vend aux kiosques des jardins !
 Plus léger qu'un oiseau qui vole
 Il planait aux lointains de l'air
 En des balancements de yole...
 Et cette bulle d'azur clair,
 Laissant flotter dans la nuée
 Son fil frêle et souple en suspens,
 Semblait être quelque bouée
 Roulée au gré des flots rampants,
 Ou, sur l'eau livide du Gange,

Un calice de lotus bleu
 Emergeant coupe au galbe étrange
 Qui recèle l'âme d'un dieu.
 En ses glissements pleins de grâce,
 Longtemps j'ai suivi du regard
 Le vol du ballon dans l'espace !
 Et parce qu'un simple hasard
 M'avait, vers la fenêtre close,
 Guidée ainsi qu'un aimant sûr,
 A l'instant même où, sur nivose,
 S'égarait ce flocon d'azur ;
 Parce que je suivais mon Rêve
 Et que ce ballon était bleu,
 Et que j'avais soif d'une trêve
 Qui suspendit ma peine un peu ;
 Parce que ce présage amène
 — Et je veux deux fois l'en bénir —
 Passait au jour de la semaine
 Qu'éternise mon souvenir,
 Parce qu'enfin l'espoir s'avive,
 Volontiers superstitieux,
 De toute clarté fugitive
 Eveillant la torpeur des cieux,
 J'ai cru que la bulle jolie
 Pour moi seule avait éclos là,
 Entraînant ma mélancolie
 Vers les brumes de l'au delà...

 — Mais, depuis, une autre tristesse
 M'obsède à nouveau de rancœur, —

Car j'ai mesuré ma faiblesse
 Et j'ai pris en pitié mon cœur
 A qui, pour se sentir renaître,
 Il suffit d'un ballon d'enfant
 Que pousse devant la fenêtre
 Le moindre caprice du vent !...





Modulations

~~~~~

L'eau chante  
Câline et rieuse,  
Lorsque, hors du sol, sa prison,  
Elle jaillit en source lente  
Et serpente  
Parmi la mousse et le gazon  
Jusqu'à l'étang frangé d'yeuse !

Elle chuchote  
Avec la feuillée,  
Elle gazouille avec l'oiseau,  
Bavarde avec l'ombre mouillée  
De la grotte,  
Et, sur les cailloux du ruisseau  
Elle rit d'être ensoleillée !

Mais le jet qu'un vitrail irise  
Dans les vasques et les rochers  
De nos serres,  
Troublé d'une invisible brise,  
A tous petits mots épanchés,  
Sur les fougères  
Se mélancolise.

Dans le silence qui l'écoute,  
Sentant peut-être aux parfums lourds  
Qu'elle effleure  
L'oppression de nos demeures,  
L'inquiétude de nos jours,  
Triste, goutte à goutte,  
L'eau pleure !



## *L'Edelweiss*

En l'écrin lilial de la neige des cimes  
Que les nuages frôlent de leurs baisers sourds,  
L'edelweiss jonche seul, de son terne velours,  
L'apreté des sommets et l'ombre des abîmes.

Jadis, cette fleur morte eut ses frissons intimes  
Peut-être — mais, hélas ! en ses pétales lourds,  
Les frimas destructeurs ont figé pour toujours  
L'impassibilité des silences sublimes.

Je songe à plus d'un cœur comme elle enseveli  
Sous le même destin de torpeur et d'oubli  
Dont le monde, à jamais, ignore les mystères ;

Et je rêve au soleil vainqueur et radieux  
Qui fera resplendir un jour, sous d'autres cieux,  
Les calices éteints et les cœurs solitaires !

## *Pèlerinage*

Il est à côté de la ville  
Une colline aux flancs très verts  
Dont l'arête molle et fertile  
Pénètre en pleins cieux grands ouverts.

Une étroite sente en spirale,  
Entre deux lignes de buissons,  
Y trace son pierreux dédale,  
Parmi les fleurs et les chansons.

La double rampe de ces haies  
Se drape en de mouvants rideaux  
Qu'étoilent les rosaces gaies  
De la guipure des sureaux.

Par instants, les doigts de la brise  
En écartant un pli léger,  
Semblent exciter la surprise  
Que l'obstacle fait présager...

Entre les croisillons des branches  
L'éther jette un frisson vermeil  
Et trahit les profondeurs blanches  
D'un abîme plein de soleil ;

Enfin, la montée assez rude,  
Peu à peu, sous les pas, promet  
Par le taillis qui se dénude  
L'élargissement du sommet,

Et bientôt alors se déroule  
Dans le silence des hauteurs  
Le plateau dont la verte houle  
Imprègne l'air de ses senteurs...

L'onduleux tapis se recouvre  
D'un chatoiement de boutons d'or ;  
L'azur jaillit... l'horizon s'ouvre  
Sur l'enchantement du décor !...

C'est d'abord le talus qui dévale, rapide,  
Semé d'arbustes aux troncs courts ;  
Au pied, de longs rubans de fer fuient dans le vide...  
Des éclairs marquent leur parcours...

Une route promène sa blanche coulée  
Autour du métal des marais ;  
Le sol s'évase... dans le creux de la vallée,  
Comme en un nid rustique et frais,

La ville, bien enclose en sa verte ceinture,  
La ville, âme de ce tableau,  
Surgit, s'allonge, s'éparpille à l'aventure,  
Suivant les plis de son berceau,

Fouillis de pierres grises et de briques roses,  
Pénombres et miroitements,  
Tours aux profils divers, fins clochers, murs moroses,  
Usines aux pignons fumants ;

Et dominant le tout, étrange, colossale,  
Au cœur de la vieille cité,  
— Tel un donjon du temps jadis — la cathédrale  
Dresse sa lourde majesté !

Des faubourgs, au delà, zèbrent l'amphithéâtre  
Qu'étagent les prochains coteaux ;  
Deux bois dorment au loin sous le voile bleuâtre  
De leurs moutonnements jumeaux...

\*\*

J'ai voulu le revoir du haut de la colline  
Et dans le renouveau qui baigne les printemps,  
Ce paysage aimé qui pour moi s'illumine  
A l'intime lueur des souvenirs constants.  
J'ai voulu le revoir après les ans d'absence  
Qu'il peupla si souvent de son obsession...  
Avide, j'ai voulu, pour sonder la puissance

Et goûter le bienfait d'une évocation  
 Y chercher le reflet de l'ancienne vie  
 Où mon cœur a subi son destin jour à jour,  
 Et savourer — vengeant enfin ma nostalgie —  
 Après le long exil la bonté du retour !  
 Je l'ai revu, courbée à demi sous le charme,  
 Les mains jointes, l'esprit songeur, le cœur troublé...  
 Parce que j'ai senti l'infini d'une larme  
 Envahir le décor par mes yeux contemplé,  
 Des visions sans nombre ont plané sur ces rues ;  
 Mes rêves de jadis ont surgi de ces bois ;  
 Ces routes, ça et là, si souvent parcourues  
 A mes yeux ont brillé des soleils d'autrefois ;  
 Ces temples m'ont redit l'écho d'une prière ;  
 Les arbres d'un jardin, là-bas, vers l'horizon,  
 Ont découvert pour moi la forme familière  
 De ces murs éloquent qui furent « la maison » !  
 Tout était bien semblable — et devant le mirage,  
 Face à face soudain avec le temps enfui,  
 Mon cœur, autre vallon immuable et sauvage,  
 A senti quelque droit divin descendre en lui.  
 Alors tout à la fois orgueilleuse, attendrie,  
 En un recueillement j'ai laissé mes pensers  
 Dérouler — pèlerins fervents — leur théorie  
 Parmi ce renouveau de mes printemps passés !

Mont Saint-Jean (Oise), juin 1902.



### *Vibration*

L'heure est douce, si douce  
 Qu'elle semble, bien loin, là-bas,  
 Marcher dans de la mousse  
 A petits pas.

L'ombre est pensive, si pensive  
 Que sa main, sur le ciel surpris,  
 Laisse flotter à la dérive  
 Son voile gris.

L'air est tiède, si tiède  
 Qu'il semble fondre dans le ciel,  
 Comme en la coupe d'un aège  
 Un peu de miel.

Le silence est tendre, si tendre,  
 Parmi toutes ces voluptés,  
 Qu'il ne sait plus rien que s'étendre  
 A leurs côtés.

\*\*

Tel un nid clos parmi les tranquilles demeures  
 Sur qui les songes planent,  
 Une chambre ouvre au soir sa fenêtre où se meurent,  
 Lointains, les bruits profanes...

En son cadre, un portrait de femme aux cheveux fauves  
 Sourit, énigmatique ;  
 Un abat-jour, non loin, verse sa fleur de mauve  
 Sur la lampe ionique.

Sur la table, une rose et des fougères frêles  
 Très lentement se fanent ;  
 Au long d'un paravent, des bambous s'entremèlent  
 Sur des lacs diaphanes...

\*\*

Et la chambre est vide et l'on sent qu'un rêve  
 Entre ses murs,  
 Se glisse ou s'attarde, éclôt ou s'achève,  
 En reflets très doux, en beauté très brève,  
 En parfums très purs.

Un aveu d'amour y vibra naguère  
 Et, depuis lors,  
 Les murs imprégnés du divin mystère  
 Gardent les échos des mots qu'il faut taire,  
 Comme des trésors...

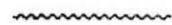
\*\*

Mais quand l'heure douce et l'ombre pensive,  
 Le silence tendre et la nuit furtive  
 Semblent fondre comme du miel  
 Parmi le ciel,  
 Alors toute chose, au nid solitaire,  
 Exhale un écho des mots qu'il faut taire  
 Et que l'universel baiser  
 Chaque soir, en divin mystère,  
 Vient éterniser.





## *L'Ame des Ruines*



D'après le marbre polychrome de Gérôme.

Une âme erre, dit-on, au milieu des ruines,  
Frémît dans les créneaux, plane sur les donjons,  
Glisse le long des cours vers les lices voisines  
Où l'yeuse et les pins mêlent leurs sauvageons.

C'est une vierge aux traits d'antiques figurines ;  
Sa robe a le reflet des gorges de pigeons  
Et sa mélancolie a les grâces si fines  
Des iris au front pâle épars dans les ajones.

Fière et triste à la fois de sa tâche infinie,  
Sur les mornes Passés qu'elle garde ou défie  
Elle laisse son droit éternel s'imposer...

— Car cette âme est la vie — Elle surgit des pierres  
Défaillant sourdement sous l'étreinte des lierres,  
Ainsi qu'un chant d'amour s'exhale d'un baiser !



## *Murmures dans l'Orage*



En pleine nuit, en plein sommeil,  
La chambre où je dormais, soudain, tressaille toute !...  
J'entends autour de moi monter un bruit pareil  
Au roulement lointain d'un char sous une voûte !

Je me dresse... j'écoute !...  
C'est l'orage — Je suis seule — Je n'ai point peur —  
Calmantes comme l'eau qui tombe goutte à goutte  
Sur la magnétique torpeur,  
Pendant que le vent souffle et que la foudre gronde,  
Des voix chantent tout bas parmi la Voix profonde !...

L'heure nocturne est l'heure du plaisir  
Pour la cité mondaine...  
J'entends l'écho fiévreux du Rire qui s'égrène...  
Les chocs de l'ouragan ne peuvent réussir  
A troubler les ébats de l'antique sirène !

— Pendant que le vent souffle et que la foudre gronde,  
Des voix chantent tout bas parmi la Voix profonde ! —

L'heure nocturne est l'heure de l'effroi  
Pour l'enfant qui s'éveille...  
J'entends l'écho berceur d'une chanson très vieille...  
Tandis que la nature est en grand désarroi,  
Cette fleur se rendort sur ce fredon d'abeille !

— Pendant que le vent souffle et que la foudre gronde,  
Des voix chantent tout bas parmi la Voix profonde —

L'heure nocturne est l'heure de l'amour  
Pour les couples fidèles...  
J'entends l'écho furtif des baisers au bruit d'ailes...  
Sous l'émoi qui frissonne au trouble d'alentour,  
Le charme des abris a des saveurs nouvelles !

— Pendant que le vent souffle et que la foudre gronde,  
Des voix chantent tout bas parmi la Voix profonde —

L'heure nocturne est l'heure d'oraison  
Pour le moine et la nonne...  
J'entends l'écho rythmé d'un répons monotone...  
Il oppose à l'éclair qui bleuit l'horizon  
Le signe qui protège ou le mot qui pardonne !

— Pendant que le vent souffle et que la foudre gronde,  
Des voix chantent tout bas parmi la Voix profonde —



### *Apologue*

O jeune voyageur  
Qui menais ton espoir sur le chemin de Rêve,  
Voici que vers le bois ou la plaine ou la grève  
Ta main tremblante et ton regard songeur  
Ont rencontré tout à coup une fleur.  
Elle était douce ainsi que la chair d'une femme,  
Elle exhalait un parfum de dictame ;  
Sa robe avait la teinte ardente du baiser,  
Et pour la conquérir tu lui livras ton âme,  
Et de sa tendre ivresse elle sut te griser...  
Mais, las ! un jour, dans l'abandon d'une caresse,  
La fleur traîtresse  
Meurtrissant tes doigts amoureux  
T'apprit qu'elle avait nom : la rose...  
Et ton front rayonnant est devenu morose  
Et des pleurs ont mouillé tes yeux !  
A nouveau, depuis lors, l'amertume et le doute  
Ont assombri ta route,  
Et tu t'es indigné contre la trahison  
Et tes lèvres ont accusé la fleur cruelle !...  
Enfant, ne nourris pas de colère contre elle !

— Son caprice a toujours raison,  
Puisqu'elle est belle ! —  
Va ! pardonne à l'épine en faveur de la fleur !  
Elle a meurtri ton âme afin d'en être sûre  
Et n'a creusé cette blessure  
Que pour y mieux fixer à jamais sa couleur  
— Gloire pourpre où, toujours, saigne un peu de douleur ! —



### *Elogisme*

Oh ! comme le Bonheur rend l'âme bonne et forte !  
Qu'il fait aimer la vie, oublier ses rigueurs !  
Qu'il sait diviniser surtout, au fond des cœurs,  
Le Rêve exquisement humain qu'il nous apporte !

Des fleurs de bienvenue enguirlandant la porte,  
Hélas ! nous avons beau flatter ses goûts vainqueurs,  
L'inconstant fuit bientôt jetant des mots moqueurs  
A notre âme séduite, à sa jeunesse morte !

Mais — dût notre désir en sembler perverti —  
Son charme fut si doux qu'en dépit de ce crime  
Nous ne voudrions pas ne l'avoir point senti !

Et nous vivons encor pour l'espérance infime  
De laisser quelquefois, en songe, se poser  
Sur nos lèvres, l'illusion de son baiser !



## *L'Étoile du Berger*

D'après le groupe de Quinlin.  
(Musée de Rennes.)

Sur un fragment de roc du sol hospitalier,  
Tel un souple roseau que le vent fait plier,  
Le pâtre a, vers le soir, à cette couche rude  
Abandonné son corps brisé de lassitude...  
Ses yeux se sont fermés lourdement, malgré lui —  
Un soupir tient encor ses lèvres entr'ouvertes.

Ses bras enfin sûrs d'un appui  
A ses côtés, pendent inertes.

Bâton, corne et musette ont glissé de ses doigts.  
A ses pieds, une fleur aux pétales en croix  
Gît, la tige brisée, et lentement se fane...  
L'Etoile du berger à son front diaphane  
Imprègne, semble-t-il, du prestige des dieux  
Ces membres nus, ce doux visage qui défaillie  
Et change en nimbe lumineux  
Le pauvre chaperon de paille.

Seul, dans l'ombre, le silence, l'immensité,  
Son bon chien l'a suivi, le devine attristé,  
Le veille, le caresse et tend vers lui sa tête  
Où monte tout l'amour de son âme de bête !  
Mais le pâtre, déjà, ne voit ni n'entend rien...  
Au fond des nuits, l'Etoile est la seule pensée  
Que dans un songe aérien  
Suive sa tête renversée...

\*\*

O pâtre, d'où viens-tu ? Quel destin te conduit ?  
Au delà du rocher où te surprend la nuit,  
Quel est le but secret de ta course obstinée ?  
Quelle mélancolie a voilé ta journée,  
Quel aride pays as-tu donc traversé  
Pour qu'il y ait ce soir tant de fatigue empreinte  
Dans ta pose de Christ lassé,  
Plus éloquente qu'une plainte ?

Tu viens de loin sans doute, ô pâtre... Tu connais  
La gaité des prés verts, la lande et ses genêts,  
L'air pur des hauts plateaux, les rumeurs de la grève !  
Mystique pèlerin de l'infini du Rêve,  
Tu bravas le désert pour sentir son soleil !  
Cherchant en vain la source où l'oasis verdoie,  
Tu vis en quel poignant réveil  
S'éteint un mirage de joie !

Sur la fleur de ton rêve aux pétales meurtris  
 L'âpre bise a soufflé. Ta lèvre a désappris  
 Les refrains qui groupaient ton troupeau si docile.  
 Tu n'as plus rien à toi — Le bonheur qui t'exile  
 Te rend même la nuit plus lourde que le jour,  
 Puisque, si bienfaisante à tant d'autres sur terre,  
 L'heure de paix, l'heure d'amour,  
 Te fait plus triste et solitaire.

Pourtant, malgré l'épreuve, ô pâtre, l'on dirait  
 Qu'une intime lueur d'enchantement secret  
 Illumine ta face apaisante de calme !  
 Ainsi que le martyr, au prisme d'une palme  
 Par delà les forums, seul, entrevoit le ciel,  
 Tu nous sembles nier la torpeur qui t'accable  
 D'un sourire immatériel  
 Entr'ouvert sur l'Impénétrable.

Car la Foi, cette Foi qui fait les fronts sereins,  
 Au profond de ton cœur, contre tous les chagrins,  
 Contre le désespoir qui tâtonne et qui rampe,  
 Allume les rayons de sa mystique lampe !  
 Tu gardes en ce monde, ami, la bonne part ...  
 Toute humaine lumière à tes yeux ne se voile  
 Que pour éléver ton regard  
 Vers la splendeur de ton Etoile !

Dois-tu, sur ce rocher, trouver le grand repos ?...  
 Ou reprendre demain l'étape, plus dispos ?...  
 Qu'importe ? -- A la caresse enfin de cette flamme  
 Plus consolante encor que celle d'une femme,  
 Que ce soit pour un soir ou pour l'éternité,  
 Ferme tes yeux, ô pâtre, et endors ta souffrance  
 Sur la douceur d'une clarté,  
 Sur l'horizon d'une espérance !





## *Rythmes marins*

---

O mer, ta grande voix est pleine  
Des multiples accents de notre voix humaine !...

Autour de moi le ciel est pur !  
Le cristal de la vague indolente  
D'harmonieux frissons peuple le double azur.  
Murmure à murmure il ensante  
Les échos de mon Rêve béni.  
La lumière en extase imprègne l'infini  
Et je chante  
Avec tes longs flots, ô mer caressante !

Autour de moi le soir descend !  
Chaque lame dans l'ombre de l'heure  
Jette à travers la grève une plainte en passant.  
Leur tristesse sans nom m'effleure !  
Où l'étoile de la veille a lui  
Je cherche la clarté de son sourire enfui  
Et je pleure  
Avec tes longs flots, ô mer qui nous leurre !

Autour de moi gronde le vent !  
Au large le marin lutte et prie !  
Le flux monte à l'assaut des récifs en bavant  
L'écume de sa barbarie...  
Prise en l'universel émoi,  
Je sens la fièvre des révoltes battre en moi  
Et je crie  
Avec tes longs flots, ô mer en furie...

O mer, ta grande voix est pleine  
Des multiples accents de notre voix humaine !...

Bretagne, 1902.



*Devant le Grand-Bey*

Devant l'ilot que vient baisser la vague verte,  
Au pied de ce granit dont ta cendre est couverte,  
Je songe à toi, Chateaubriand, grand orgueilleux  
Qui souhaitas n'avoir que la terre et les cieux  
Pour voisins, pour gardiens de ta funèbre couche !  
Certes, ce coin breton poétique et farouche  
Où ta cité natale allonge ses remparts  
Devait charmer deux fois ton âme et tes regards :  
Certes pour le rêveur, amant des harmonies  
Dont une sombre enfance obséda le génie,  
Pour le mystique maladif que fut René,  
Pour l'artiste dont l'œuvre a sans cesse incarné  
L'effusion innombrable de la nature,  
Nul n'eût pu découvrir plus digne sépulture...  
Aux jours déjà lointains où l'on me révéla  
Tout ce qui fait ton nom, poète d'Atala,  
J'approuvai, j'enviai ton caprice sauvage !  
J'en rêvai depuis lors le doux pèlerinage.  
La destinée enfin exauce mon désir :  
Je sens la piété d'un émoi me saisir,  
Car cet instant est grand de l'attente passée...

— Mais, soudain, en scrutant le fond de ma pensée,  
J'y perçois qu'un fantôme au loin s'évanouit !...  
Chateaubriand ! Ton choix lui-même te trahit...

Tu voulus le décor du flot et de la nue :  
L'immensité de ce cadre te diminue !...  
Et maintenant, ô poète, que je sais mieux  
La vie, et l'âme humaine, et le rêve pieux  
Que nous avons le droit d'adresser à la terre,  
Je condamne, je plains ton vœu de solitaire.

La solitude !... hélas ! Bien mieux que ce rocher,  
Un tertre campagnard perdu sous son clocher  
Eût gardé ton sommeil de l'importun qui foule  
Cet îlot où devrait ne parler que la houle !

— Mais ta dépouille y trouve un autre isolement —  
Fait-il dans l'au-delà ta paix ou ton tourment ?  
C'est de l'avoir conçu qu'aujourd'hui je te blâme,  
Car tu n'as pas compris que l'envol de notre âme  
Est le geste vainqueur par qui nous défions  
Cette ère des exils, des séparations !  
Car tu n'as pas senti la douceur d'outre-tombe  
Qui nous offre parfois, quand tout espoir succombe,  
L'espoir suprême d'être à jamais enfermés  
Cendre à cendre avec ceux que nous avons aimés.



*Vers écrits sur l'Album  
de M<sup>me</sup> de Sévigné*

AU CHATEAU DES ROCHERS



Pétales envolés de la fleur de notre âme,  
Les « lettres » sont une exquise fragilité...  
Faut-il vous envier ou vous plaindre, Madame,  
D'avoir livré ce charme à la postérité ?...

*Le promenoir du Mont S<sup>t</sup>-Michel*

Dans la rigidité du Mont farouche et noir,  
Résolument, il s'avance, le promenoir,  
Découpant les créneaux de sa vaste terrasse  
En un balcon géant sur le bleu de l'espace.  
Ombré des clairs-obscurs mystérieux d'un nid,  
Il semble se suspendre au flanc de ce granit  
Comme le bénitier du pilier gigantesque  
Où le pinceau du Temps a promené sa fresque ..  
Asile de fraîcheur, en effet, où jadis  
Les prisonniers d'Etat des *in-pace* maudits  
Respiraient un instant sous les gouttes d'eau vive  
Que versait à leur front cette trêve furtive  
D'une heure de lumière et d'un souffle d'air pur !  
Une trêve ! ... Et pourtant, hors du cachot obscur,  
Quel supplice nouveau créait cette ironie  
De la tentation d'une vue infinie  
Qui dilatait ces yeux avides d'horizons,  
Ces pauvres yeux creusés par l'ombre des prisons,  
Enfiévrant de regards aux soifs intarissables  
La triple immensité de l'eau, du ciel, des sables  
Qu'un frisson d'or là-bas, au long du Cotentin,

Semblait seul limiter d'un paradis lointain !...  
Oppressant d'une angoisse aujourd'hui ces murailles,  
Des murmures sans nom dans tes pierres tressaillent,  
O promenoir désert du vieux Mont Saint-Michel !  
Des murmures que forte aux quatre vents du ciel  
Le sourd frémissement du champ de graminées  
Qu'aux sillons du granit ont semé les années.  
Est-ce encor la rumeur de l'innombrable vœu  
Que ces captivités devaient clamer vers Dieu  
En ployant sous des fers à l'ombre d'une église  
Dont l'emblème d'amour insultait leur hantise ?  
Ou n'est-ce pas plutôt l'écho multiplié  
Des aveux de remords, des appels de pitié  
De ceux dont le pouvoir conçut de tels supplices,  
Bourreaux que, trop souvent, l'orgueil eut pour complices,  
Et qui, payant enfin leur dette aux justes lois,  
Subissent à leur tour les tourments d'autrefois  
Et les pleurent, du fond de geôles inconnues  
Où la mort doit garder les âmes détenues  
Qui n'ont pas ici-bas compris et respecté  
Le prestige sacré du droit de liberté ?



## *Le miracle des Vagues*

### LÉGENDE

... Et c'est pour cela  
Qu'un statuaire ancien grava sur cette pierre  
Un pâtre, sur sa flûte abaissant sa paupière  
V. HUGO.

Dans une humble cabane au bord de l'Océan  
Vivait, dit un récit d'une époque lointaine,  
Un enfant de la mer que l'on appelait Yan.

Tantôt il était pâtre au travers de la plaine  
Dont l'herbage salé se découvre au reflux,  
Tantôt il revêtait le surcôt de futaine

Et se louait au port pour un long mois — ou plus —  
A l'un des matelots de la côte voisine  
Qui s'en vont vers le Nord pêcher sur leurs chaluts.

Pour patrimoine, Yan possédait sa chaumine ;  
Comme espérance, avait dix-huit ans aux blés noirs ;  
Comme ressources, bras vaillants et belle mine !

Il était pur et doux, fidèle tous les soirs  
 A dire l'Angelus qui tintait sur la lande ;  
 On le trouvait sauvage aux fêtes de terroirs ;

Même l'on prétendait, sans que Yan s'en défende,  
 Qu'avec plus d'un Esprit il était en secret !...  
 — Autre était le motif de sa dolence grande. —

Etant jeune, il aimait ! Etant humble, il souffrait,  
 Parce que son amour, pauvre gas, avant même  
 D'incarner un espoir, enfantait un regret.

Le cœur, toujours, fait silence sur ce qu'il aime !  
 Nul ne savait le nom dont Yan rêvait tout bas :  
 L'azur seul et la mer connaissaient son poème.

Or, à l'un des retours de pêche, après frimas,  
 Lorsqu'au pays Yan ramena la voile rousse  
 Il y chercha quelqu'un qu'il ne retrouva pas...

Celle qu'au fond du cœur il appelait sa Douce...  
 — On l'avait mariée un jour du mois passé  
 Dans une île voisine, à plus riche qu'un mousse. —

Yan, depuis ce temps-là, passait pour insensé.  
 Parfois, on le voyait dans sa hutte de glaise,  
 Pâle, silencieux, sur le sol affaissé...

Ou bien il parcourait comme un fou la falaise,  
 Les bras toujours tendus vers le même horizon,  
 Criant des mots sans suite à la vague mauvaise.

Comme on disait que Yan n'avait plus saison,  
 Nul ne lui confiait ni troupeau ni gabarre ;  
 — Ainsi passa, sans autre trouble, une saison. —

Mais, un matin d'automne, on vit, chose bizarre,  
 Yan tout transfiguré côtoyer d'un pas vif  
 La goule au bord abrupt dont plus d'un cœur s'effare,

Glisser sur la falaise ainsi qu'un fugitif,  
 Et, les yeux vers la ligne où le Levant s'allume,  
 S'avancer vers le flot de récif en récif.

La mer se retirait. Sur la frange d'écume  
 Yan posa son pied nu, puis fit un pas encor,  
 Ouvrant les bras vers l'île ainsi que de coutume.

Les lames en gradins déferlaient sur le bord ;  
 Baigné dans la clarté du soleil qui se lève,  
 Yan, très calme, semblait gravir des marches d'or...

Un grand cri de stupeur s'étendit sur la grève  
 Où tous les gens du bourg, femmes et matelots,  
 Se croyaient le jouet d'un fantastique rêve...

O miracle ! De vague en vague, au long des flots,  
 Yan avec le jusant s'éloignait de la rive  
 Et marchait comme un dieu sur la crête des eaux.

Quand il fut loin des yeux, plus d'une voix plaintive  
 Egrena des Ave par pitié pour l'enfant...  
 Lui, le regard lointain, l'oreille inattentive,

Allait, allait toujours dans sa marche en avant  
Vers le rivage où avait fui la bien-aimée,  
Vers l'île où le portaient les vagues et le vent.

(Sans doute, quelquefois, une entente innommée  
Va de nos cœurs aux cœurs de ceux que nous aimons...)  
Quand le mystique voyageur, l'âme pâmée,

Effleura de l'ilot rochers et goémons,  
Ce fut pour y mourir, mais — douceur infinie --  
L'Aimée était venue au bord des sables blonds,

Et quand il défaillit d'émotion bénie,  
Entre ses bras de femme ayant fait reposer  
La tête pâlissante où tremblait l'agonie,

Elle effeuilla sur les yeux clos un long baiser  
Qui fit la mort de Yan meilleure que sa vie !...  
— Ce miracle jadis a fait beaucoup causer. —

D'aucuns en ont souri ; d'autres, avec envie,  
Disent que par un sort Yan se laissa charmer ;  
Plus d'un le juge un ange et le béatifie...

Moi, je crois seulement qu'il sut beaucoup aimer.



### *La Traversée*

Sur l'océan de Vie, un jour, à tour de rôle,  
Nous lançons notre barque et nous appareillons  
Vers quelque but lointain embué de rayons  
Qui darde sur nos yeux l'attraction d'un pôle.

Aux mâts enguirlandés et que la brise enjôle,  
Un baiser de soleil rosit les pavillons,  
Et le groupe enlacé de nos Illusions  
Chante et rit à la proue en dépassant le môle.

Puis, dans ce même port nous revenons un soir...  
Le vent du ciel natal se plaint dans le cordage ;  
Sur le mât défleuri s'enroule un voile noir ;

Car une passagère est morte en ce voyage...  
Au large de la mer menteuse on l'immergea...  
— Et ses sœurs, au prochain départ, rêvent déjà ! —



## *Dans la tourmente*

... Les pauvres mouettes désesparées  
que la tempête d'hier avait jetées sur les  
berges de la Seine y volaient lourdement  
d'arbre en arbre et parfois se posaient à  
la surface de l'eau, se laissant emporter  
par le courant....

(*Journaux du 4 mars 1903.*)

Par grands à-coups, depuis hier,  
Le vent d'ouest souffle en tourmente,  
Et, parce qu'il vient de la mer,  
Mon cœur avec lui se lamente.  
J'ai toute la nuit écouté  
Cet écho de l'immensité  
Jeter sa clamour infinie  
Sur l'effroi de mon insomnie !

Tout le jour, parmi ce courroux,  
J'ai regardé dans l'avenue  
Les platanes aux pompons roux  
Tordre leur silhouette nue

Et s'incliner très lentement,  
Tous, d'un semblable mouvement,  
Comme les vergues des navires  
Que les houles d'hiver chavirent.

Dans la pluie aux fraîcheurs d'embrun,  
J'ai bu des effluves de vagues  
Et senti passer le parfum  
Des fleurs de grève aux teintes vagues...  
Au travers d'elle, les maisons  
Qui ferment tous mes horizons  
N'étaient plus que granit et glaises  
D'un long fantôme de falaises ;

Et les plages d'été derniers  
Y venaient revivre une à une  
En un chemin de douaniers,  
En un moulin sur une dune,  
En tout le farouche décor  
Des galets gris, des sables d'or,  
Des rochers où seul s'enracine  
Le réseau de christe-marine !...

Au fond de l'hivernal Paris,  
D'où surgissait donc ma hantise ?...  
Tout à l'heure je l'ai compris  
En apprenant que cette bise

Avait, dans ses plis, apporté  
Et semé sur notre cité  
Un vol de mouettes cendrées,  
De mouettes désemparées !

Ces pétales immaculés  
Arrachés aux sillons des houles,  
Soudain, sur mes ciels désolés  
Où les spleens brumeux se déroulent,  
Avaient fait fleurir en passant  
Un mirage compatissant  
De la patrie enchanteresse  
Que pleuraient leurs cris de détresse !

— Au fil du fleuve, maintenant,  
S'en vont les mouettes sauvages —  
Et, sœurs de leur vol frissonnant,  
Vers les lointains et chers rivages,  
Au péril du houleux chemin,  
Au hasard du vent de demain,  
Avec les blanches exilées  
Mes visions s'en sont allées...



### *En Marche*

L'étape, cette fois, est rude... la nuit tombe...  
L'ombre qui m'enveloppe est pleine de fantômes...  
Le silence a ce soir des profondeurs de tombe !

Nul parfum, nulle voix ne monte plus des chaumes...  
Le dernier crépuscule, en traversant l'espace,  
A ravi tous les chants, a bu tous les arômes !

Ainsi qu'un condamné qui rêve en vain sa grâce,  
J'implore le sommeil pour reposer dans l'ombre  
Mes membres fatigués et ma tête si lasse !

Voici de nombreux soirs qu'au ciel devenu sombre  
Un nuage s'étend sur les étoiles-miennes...  
Mes yeux, avec l'effroi d'un navire qui sombre,

Cherchent le frisson bleu de leurs clartés anciennes —  
Je suis seule — Plus rien ne brille sur la route  
Depuis que ces lueurs n'en sont plus les gardiennes.

Le Chemin dont le but, hier, m'attirait toute,  
Décevant aujourd'hui, dans l'inconnu s'enfonce.  
— Seul, impassiblement, le silence m'écoute —

Les églantiers fanés sont devenus des ronces  
Où ma main se déchire, où mon pas s'emprisonne,  
Où se perd mon appel demeuré sans réponse...

Mais je sais qu'un printemps succède à chaque automne  
Et que, du même éclat, sous ses métamorphoses,  
Chaque tige jaunie à nouveau se fleuronne.

— Odorant souvenir de floraisons décloses ! —  
Ce soir, à travers l'ombre et l'heure, il se dégage  
De tous ces églantiers des promesses de roses...

Alors, moi, dans ma soif de force, de courage,  
Avant de repartir pour l'étape incertaine,  
Je taille sur l'un deux mon bâton de voyage,

Et puis, m'agenouillant au milieu de la plaine,  
Devant ce cher rameau, soutien de ma souffrance,  
Je puise à la douceur de ma gourde encor pleine

Quelques gouttes du vin sauveur de l'Espérance.



### *Les Errants du bonheur*

Une fraîcheur ! Une lumière !...  
Dans l'ombre aride des chagrins,  
C'est l'obsession coutumière  
De nos pauvres cœurs pèlerins !

Il est rare qu'au long des routes  
Chaque être, à son heure sauvé,  
Ne trouve pas ces quelques gouttes  
De bonheur dans l'abri rêvé.

Au fond du mien, parfois, je songe  
A ceux pour qui l'espoir béni  
N'a jamais été qu'un mensonge  
Qu'ils promènent dans l'infini !

Je songe à ceux qui, par la vie,  
Laissent errer aveuglément  
Une âme jamais assouvie  
Et, créant leur propre tourment,



Se jettent au hasard des voies,  
Changent de route tous les jours,  
Usent leur force en fausses joies,  
Perdent leur temps en vains détours. .

Leur cœur, troublé de sa hantise,  
Devient dangereux conseiller ;  
Leur désir même s'imprécise  
A force de s'éparpiller ;

Ils poursuivent l'oiseau qui vole,  
S'attardent aux sons des échos,  
Au parfum de quelque corolle,  
A l'attrait de tous les enclos !

Chaque halte est pour eux la vraie :  
Ils s'arrêtent — et puis, déçus,  
Dans l'espace qui les effraie,  
Sèment des pleurs inaperçus !...

Un soir, enfin, à l'heure sombre  
De la fatigue et de la nuit,  
Ils entrevoient, à travers l'ombre,  
Un point qui frissonne et qui luit...

Ils perçoivent dans le silence  
Un chant de source très lointain  
Que la brise égrène et balance...  
— Et vers le murmure argentin,

— Et vers la petite lumière,  
Les Errants tendent leur effort  
Comme un pâtre vers sa chaumière,  
Comme le marin vers le port.

Car c'est bien là, c'est bien Pasile  
Au fond des temps éclos pour eux,  
Pour leur dire qu'il est facile  
Ici-bas, parfois, d'être heureux !

Ils entrent... la source pensive  
Soudain s'irise en mille attraits !  
A la fontaine de l'eau vive  
Leurs lèvres boivent à longs traits...

Au foyer ils prennent leur place,  
Et, se mettant à palpiter,  
La lueur frêle est plus vivace  
Du plaisir de les abriter !

Ainsi s'attire sur la terre  
Tout ce qui peut s'y désirer ;  
Ainsi se reconnaît — mystère —  
Tout ce qui doit s'y rencontrer !

Puis un beau jour, sans doute esclaves  
Des atavismes inconnus,  
Les Errants — ces fous aux airs graves —  
Partent comme ils étaient venus !

Ils partent, sans vouloir comprendre  
Que, seuls, les lares protecteurs  
Faisaient pour eux la nuit plus tendre,  
Les lendemains plus prometteurs.

Ils partent, ignorant peut-être  
Que cette onde, cette clarté,  
Avaient pour seule raison d'être  
De servir leur félicité,

Et que, désormais, sur la pierre  
L'eau figera son rire clair  
Et que la petite lumière  
S'éteindra sous les vents d'hiver !



### *Appel*

J'ai gravé des mots dans le sable...  
— En silence, sur eux, les vagues ont glissé —  
Lorsque j'ai recherché leur trace insaisissable,  
Le flux et le jusant avaient tout effacé !

J'ai crié des mots dans l'espace...  
— Ils ont divinement peuplé le ciel d'été --  
Plus tard, j'ai demandé leurs échos à voix basse :  
L'apre vent des frimas avait tout emporté !

J'ai chanté des mots dans une âme...  
— A mon tour, j'ai besoin de la même pitié —  
Et, cependant, hélas ! je nè la lui réclame  
Dans l'effroi dououreux qu'elle ait tout oublié !





## *Insaisissables*

---

Parmi les corbeilles fleuries,  
Hier, j'ai contemplé longtemps  
Le vieux charmeur des Tuilleries  
Devant les essaims palpitants  
Des petits hôtes du printemps.

J'ai regardé les chers sauvages  
Autour de lui, sur le chemin,  
S'élancer du haut des feuillages,  
Le provoquer d'un air gamin  
Et venir becqueter sa main.

J'ai frémi de suivre ces ailes  
En leurs essors capricieux,  
Car il semblait émaner d'elles,  
En mille frôlements soyeux,  
Un peu de la douceur des cieux.

J'ai tout bas envié cet homme  
Dirigeant à sa volonté  
Des oiseaux qu'il aime, qu'il nomme,  
Sans paraître jamais tenté  
D'étreindre leur fragilité.

Puis j'ai médité sa parole :  
« L'oiseau ne veut maître ni lois !  
Infailliblement il s'envole  
Si nous l'effrayons une fois  
En l'emprisonnant sous nos doigts ! »

\*\*

Parmi d'autres fleurs non moins belles,  
Mes Rêves, — ces oiseaux bénis, —  
Autres lutins, au joug rebelles,  
Autres prometteurs d'infinis,  
Mes Rêves avaient fait leurs nids.

Aux intimes jardins de l'âme,  
Leur vol câlin, grave ou moqueur,  
Faisait le ciel d'ombre ou de flamme.  
Je les nourrissais de mon cœur...  
Ils le pillaient d'un air vainqueur !

L'un deux était si beau, si tendre  
 Qu'il exaspéra mon désir...  
 Hélas ! Je ne pus me défendre,  
 Sous l'enivrement du plaisir,  
 De l'effleurer pour le saisir !

D'un geste brusque, alors — rapide —  
 Il s'est enfui vers l'horizon...  
 Le jardin de mon âme est vide,  
 Malgré la nouvelle saison...  
 — Le vieux charmeur avait raison —

— Et, cependant, j'attends mon Rêve —  
 Mon Rêve aimé de tant d'amour.  
 Désespérément et sans trêve,  
 J'use mes yeux, j'use le jour  
 A guetter au loin son retour.



### Récitatif

~~~~~  
 Je vis passer un jour, au bord de mon Chemin,
 La Joie au clair sourire, et lui tendis la main.

La Joie au pas léger, au vêtement d'aurore,
 A sur moi, doucement, incliné son amphore ;

Il s'en est échappé des flocons de clartés :
 J'ai rafraîchi mes yeux dans leurs virginités ;

Il s'en est échappé des floraisons superbes,
 Et des fruits savoureux et des rêves en gerbes :

J'ai saturé mes sens des aromes ardents
 Et j'ai mordu la chair des fruits à pleines dents ;

Et j'ai jonglé avec les chatoiements des rêves,
 Ainsi qu'un bateleur qui joue avec des glaives ;

Et la Joie était bonne et semblait m'inviter
 Par des mots caressants à ne pas la quitter ;

Et de ce vœu, tout bas, mon âme étant complice,
Elle en devint l'Amie et l'Initiatrice.

Et j'ai bu dans sa voix l'enivrante liqueur,
Et j'ai laissé mon cœur battre contre son cœur ;

Et j'ai courbé devant ses pas, agenouillée,
Le sourd parfum de ma chevelure éployée !...

Mais tout à coup, un soir, au détour d'un chemin,
La Joie — énigmatique — a repoussé ma main.

Ainsi qu'un choc très brusque ou le froid d'une lame,
Ce seul geste éveilla de son Rêve mon âme...

Et je vis, qu'entre nous, un obstacle dressé,
Soudain, du cher Présent, avait fait le Passé.

Par delà cet obstacle Elle suivit sa route,
— Et je demeurai seule et douloureuse toute —

Alors, comme autrefois, j'ai dit son nom joli...
Mais sans doute la Joie a le secret d'oubli !

Alors j'ai demandé raison du sacrifice ..
Mais sans doute la Joie a le droit de caprice !

Alors je me suis faite humble et j'ai supplié !...
Mais sans doute la Joie ignore la pitié !

Alors je me suis tue — et voici qu'à me taire
J'ai fait entrer en moi l'infini d'un mystère —

Et quand le souvenir me monte au bord du cœur
Je sens que je n'ai point pour Elle de rigueur ;

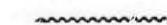
Et les mots contenus qui me rendent farouche
En un baiser muet se fondent sur ma bouche !

Peut-être viendra-t-Elle un jour l'y recueillir ?
A notre pacte ancien Elle ne peut faillir !

Mais j'aurai tant souffert que je serai craintive
Et timide, et lassée — et, pour que je la suive,

Il faudra qu'au-devant de moi, sur le Chemin,
Elle soit la première à me tendre la main.



*Incantation*

Doux mots, ô mots très doux,
Je jette en un désir mes appels jusqu'à vous,
Doux mots de rêve et de tendresse,
Mots dont le souffle seul me berce et me caresse,
Mots dont l'écho lointain garde l'ancienne ivresse,
Je vous invoque à deux genoux,
O mots très doux !

Mots chers murmurés autrefois
Par une voix,
Chant divin du plus divin songe,
Si vous n'êtes point un mensonge,
Que votre charme se prolonge
Tout le long de ma route en rythmes assourdis !
Le morne silence m'opresse
Depuis que s'est tue avec vous ma jeunesse,
Mots si souvent dits et redits
Jadis !

Du pollen de la fleur d'Amour

Cueillie un jour,

Vous êtes les vives abeilles,

Et votre essaim d'ailes vermeilles

Est venu bruire à mes oreilles ...

Oh ! vers moi revenez ! reprenez vos ébats !

Revenez, grappe enchanteresse,

Rêve frémissant où s'endort ma tristesse,

Vibrez encor comme là-bas

Tout bas ! ...

Oiseaux d'idéals paradous,

Venez, venez, en vols adorables et fous !

Je vous livre mon front, donnez-lui vos caresses !

Je vous livre mon cœur, versez-y vos ivresses !

Je vous livre mon âme, apaisez ses détresses !

Venez, venez, je suis à vous,

Je vous implore à deux genoux.

O mots très doux !





Dans le Silence

La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours.
LAMARTINE.

Le cœur peut offrir l'infini
Dans la profondeur d'un silence.
SULLY-PRUDHOMME.

Les silences sont pleins d'éloquences errantes
Qui, fuyant le contact de l'éclat ou du bruit,
Ne s'élèvent, ne triomphent, ne se lamentent
Que dans la solitude et le calme et la nuit.

Les silences sont pleins de choses adorables
Que recueillent, afin d'en imprégner les airs,
Les extases du sol, le frisson des érables,
Les nuages du ciel et la brise des mers.

J'aime, — incitant en moi d'exquises somnolences,
Taisant mon propre trouble, — à pencher quelquefois
Mon cœur vers l'Infini qui peuple ces silences
Des heures, des cités, des grèves et des bois.

**

Les silences ! — J'entends qu'ils vibrent de prières —
Les fidèles de tous les dieux
Du fond de toutes leurs misères,
Sans trêve s'exaltant vers des pitiés plénierées,
L'incessante oraison des âmes plane aux cieux.

Les silences ! — J'entends qu'ils vibrent d'harmonies —
Car tout poète jeune ou vieux
Ayant ses chimères bénies
Peuple l'heure de confidences infinies
Et le rêve incessant des âmes plane aux cieux !

Les silences ! — J'entends qu'ils vibrent de tendresses —
Car les pauvres coeurs amoureux
Que les fatalités opprètent
Vont, murmuranit des noms, des appels, des promesses,
Et l'espoir incessant des âmes plane aux cieux !

**

En écoutant frémir le Silence, je songe
Qu'un monde insoupçonné s'agit dans son sein
Et que le trouble ardent en lequel il nous plonge
Est le rayonnement du grand Désir humain.

Initiée alors aux sublimes cantiques
Enclos dans les torpeurs de la terre et des airs,
Des lèvres sans sourire et des yeux nostalgiques,
Je sens monter en moi — lourd comme un univers —

Le désir insensé qui m'étreint toute l'âme
 D'assurer ces appels qu'ils seront entendus
 Et, du fond du Silence interdit, je leur clame
 Mon souhait fraternel en longs cris éperdus !



A l'Unisson

Quelle que soit la route où le hasard nous place,
 A chaque heure du jour, en tout lieu du Chemin,
 Il nous arrive, hélas ! de nous trouver en face
 De quelque miséreux qui tend vers nous la main.

Or, tout en accordant l'obole demandée,
 Au fond de nous, parfois, nous blâmons en passant
 Le geste implorateur qui laisse en notre idée
 La fausse impression d'un acte avilissant.

Il contient au contraire une beauté suprême
 Dans la simplicité qui le fait orgueilleux,
 Cet appel éloquent par son silence même
 Et comme un droit divin dressé devant nos yeux.

Espoir si confiant né sur notre passage,
 Cet humble aveu d'une détresse à l'inconnu
 Traduit à son insu le grand mot de partage
 En l'instinctif élan de son geste ingénú,

Ce geste d'âge d'or ou de cité future
 Jailli du fond des cœurs pour confondre un instant
 L'appel qui sollicite et le don qui rassure
 Dans l'acte tout pareil d'une main qui se tend.



Voix d'Outre-tombe

Au flanc d'un des coteaux qui dominent la ville,
 Loin des fièvres du jour, je m'en vais bien souvent
 Vers la cité des morts aujourd'hui si tranquille,
 Temple toujours ouvert à mon culte fervent.

Dans un recueillement qui me fait solitaire
 Je rejoins, au travers de ce champ de tombeaux,
 Le tertre familier marquant le coin de terre
 Où tant des miens déjà dorment le grand repos.

Devant les quelques noms incrustés sur la pierre,
 Devant le large élan de la croix de granit
 Au sommet du rocher que recouvre le lierre,
 Je sens que je chéris d'amour ce sol bénit.

Une sérénité, bien plus qu'une tristesse,
 Avec des profondeurs de combats apaisés,
 Monte de ce silence où se mêlent sans cesse
 Le néant et la sève en d'infinis baisers.

Comme un envoûtement, la paix du cimetière
S'épand, enveloppante, autour, au fond de moi,
M'attire, me saisit, me courbe tout entière
Sous sa caresse étrange et pourtant sans effroi.

Si lasse ou si déçue alors que je puisse être
En me réfugiant vers ce futur abri,
Un calme, chaque fois, peu à peu m'y pénètre,
Abreuvant de pitié mon cœur endolori.

Lorsque je me prosterne à genoux sous les saules,
Il me semble toujours que ce geste, en effet,
Détache et fait glisser aussi de mes épaules
La chape de soucis dont le poids m'étouffait.

Je respire à plein cœur la grave poésie
Qui jaillit des cyprès vibrants de vols d'oiseaux ;
Je baise cette tombe où ma place est choisie,
Avec le désir fou de lui livrer mes os.

Le charme est tentateur de cette ivresse douce
Au sortir des combats, où, malgré tant d'efforts,
Le courage faiblit, l'espérance s'émousse
Au point de nous vouer à la pitié des morts.

Depuis que j'ai senti la lourdeur de la vie,
Oh ! oui, j'implore ceux qu'elle a fini d'user
— Ceux qui dorment — Intimement je les envie
D'avoir rempli leur tâche et de se reposer

Ah ! le repos ! le vrai, la détente suprême,
Sans réveils de mémoire et sans tressauts du cœur,
L'ignorance de tout, la fuite de soi-même,
Le néant, si l'on veut... puisqu'il n'est point trompeur !

Ceux que je viens pleurer, prier sur cette tombe,
Jouissent-ils enfin de l'incessable paix ?...
Dans l'ombre qui frémît, dans la feuille qui tombe,
Je cherche leur réponse — et ne l'entends jamais !

Mais, quand, près d'eux je viens, en ces heures de trêve,
Quand, de tout mon regard j'embrasse leurs noms chers,
Plus éloquent encor qu'un accent qui s'élève,
Leur visage, à mes yeux, s'estompe dans les airs.

Je vois leur vie ouverte en pages exemplaires ;
Au hasard des feuillets de ce troublant recueil,
La douleur est marquée en signets de mystères
Dont le secret demeure au fond de tout cercueil.

Ce souvenir, ainsi qu'un reproche, me clame
Que le vœu de mourir est une offense à Dieu,
Une faute d'orgueil, une faiblesse d'âme,
Qui de ces chers vaillants aurait le désaveu.

Est-ce leur voix qui parle ?... Est-ce ma conscience ?...
Peut-être toutes deux vibrant à l'unisson,
Car ce que nous prenons pour une prescience
N'est souvent qu'un écho d'atavique leçon.

Ce tombeau vers lequel je me penchais, avide,
Fait s'accuser ma lèvre en un *confiteor* ;
Entre ces murs, je sens que si ma place est vide
C'est que je n'ai pas su la mériter encor...

Alors je me relève, ayant trouvé la source
Des pleurs d'humilité dont s'allège le front,
Et je rejoins la Vie en prolongeant ma course
Sur ce sol où la Mort pose son pas profond.

Aux tombes d'alentour, je visite une à une
Celles où le Doigt noir grava des noms d'amis,
Compagnons rencontrés sur la route commune,
Au champ du grand sommeil à jamais endormis.

Au hasard des sentiers, les sépulcres célèbres,
Les tertres ignorés, les marbres émouvants
Surgissent — tous remplis de semblables ténèbres
— Pleurs rigides laissés par le sanglot des vents. —

Ainsi, de pas en pas, je gravis l'éminence
Où la faux moissonneuse étage son butin...
Par delà les tombeaux, sous mes pieds, ruche immense,
Paris lance son souffle au ciel dans le lointain.

Ici l'ordre, la paix, la nature sereine...
Là le bruit, le travail, la fièvre, l'âpreté...
Je contemple ces atomes qui se démènent
Sous l'impassible front de cette éternité,

Je songe que là-bas, fêtes, rires, lumière,
Se voilent aussitôt d'ombres et de douleurs,
Tandis qu'ici les mots de deuil sont, sur la pierre,
Dorés par du soleil ou couverts par des fleurs.

Et de tout ce néant habillé d'espérance
S'exhale, perceptible à mon appel humain,
Tant de pitié, que désormais une assurance
Affirme mon *sursum* vers le but du Chemin.

Si la mort fait ainsi sur le vallon de larmes
Planer la vision d'un sommet prometteur,
C'est que, vraiment, quelque chose, sous ces alarmes,
De meilleur que la vie en peuple la hauteur.



Verset

« Vous frapperez la pierre
et il en sortira de l'eau »

EXODE, XVII, 6.

Pareil au rocher de la Bible,
On dit que l'égoïsme humain
Oppose un rempart insensible
A toutes les soifs du Chemin...

Mais, ainsi qu'à la voix divine
La pierre d'Horeb s'entr'ouvrit
Quand Moïse, au désert de Sine
D'Israël apaisa l'esprit,

Il suffit que l'Amour effleure
Le cœur ainsi sollicité
Pour en faire jaillir sur l'heure
L'eau féconde de Charité.



Fatalité

Pardonnez-nous, ô vous que nous faisons souffrir
En repoussant le cœur dont vous faites l'offrande !
Devant votre tourment notre peine est si grande
Que ce regret doit bien venger votre désir.

Pardonnez-nous, ô vous qui refusez à d'autres,
Par scrupule de foi, de leur tendre les bras !
Quand vous êtes tentés de nous juger ingrats,
Songez qu'un vœu pareil, seul, vous ferme les nôtres !

A vos appels, hélas ! si nous demeurons sourds,
C'est qu'au profond du cœur une autre voix nous hante
Et la fatalité, despote inconsciente,
Nous lie au même joug sur le sillon des jours.

D'être en être ici-bas, l'amertume s'épanche,
Se prolonge, s'égare en des courants obscurs,
Comme de pierre en pierre un écho sur les murs.
Comme de feuille en feuille un frisson dans les branches.

Imposant, elle aussi, sa course du flambeau,
 La souffrance d'amour compose son poème
 Et soumettant chacun à ce tribut suprême
 De la perpétuer au-delà du tombeau ;

Et nos mains, ces anneaux des chaînes électives,
 En se passant le poids de l'urne des douleurs,
 Laissent parfois tomber des cendres et des pleurs
 Sur le front incliné des êtres qui nous suivent.



A un passant de ma route

Nous étions ce soir-là réunis dans un bal...
 Vous ne m'invitez point, par caprice sans doute,
 Mais vos yeux me suivaient et m'enveloppaient toute,
 Révélant un ami dans ce milieu banal.

Je n'y répondis point et ce fut très loyal,
 Car nous ne devions pas suivre la même route ;
 Près de vous je passai, rêveuse, sans un doute,
 Obstinentement vouée à mon seul Idéal.

Pourtant, ce soir de bal, dans ma chambrette close
 — Ainsi que l'on s'attarde au parfum d'une rose —
 J'ai tout bas évoqué l'aveu muet et doux ;

J'ai senti qu'il aurait d'inoubliables charmes
 Et, tandis qu'à mes yeux s'égarraient quelques larmes,
 Ne pouvant rien de mieux, j'ai prié Dieu pour vous.





Question dans l'Infini

O héros ignorés, crucifiés d'amour
Qui, ne pouvant — proscrits des permises ivresses —
Posséder ou garder l'objet de vos tendresses,
Révoltés, sans courage, avez mis fin un jour
Au martyre sans nom de la chair et de l'âme
Et vaincu par la mort le tourment infernal
De savoir l'être cher à quelque être rival,
Je vous admire, hélas ! autant que je vous blâme,
Car votre lâcheté fut sublime... Il est beau
De survivre, stoïque, à la désespérance,
De combattre, tandis que, lambeau par lambeau,
Brûlé de jalousie, épuisé de silence,
Le cœur soumet son sort au bon plaisir divin ;
Mais vous eûtes aussi, faibles, votre héroïsme,
Et la tendresse en vous fut un puissant levain !
En ce monde où l'amour est souvent un mot vain,
Il fallait bien aimer pour qu'en dépit du prisme
Dans lequel l'Avenir fait sourire à nos yeux
Les recommencements possibles, dédaigneux,
Votre rêve, voulant sa tâche bien finie,
Ait repoussé cette offre avec une rigueur

Qui, malgré la défaite, en faisait un vainqueur !
Seulement, dites-moi, ô vous dont l'agonie
Peut-être palpita de cris inentendus,
Dites-moi si votre être, au fond de cet abîme
Jeté par la douleur en élans éperdus,
Y rencontra la paix en échange du crime ?
Sans doute, les linceuls glacés du grand repos
Ont calmé votre fièvre, ont apaisé vos os ;
Sans doute, votre esprit ne peut plus, d'heure en heure,
Consumer sa vigueur en désirs interdits...
Mais, conçu de l'enfer ou né du paradis,
Puisque l'amour, dit-on, a l'âme pour demeure,
Il doit survivre en admettant que la chair meure !
Maître des jougs humains, il doit, lui, l'Indompté,
Réclamer tous ses droits à l'immortalité !
Dites-moi donc, ô morts d'amour, si, dans l'espace,
L'âme qui fuit sa peine, enfin, peut trouver grâce ?
Si l'ignorance, ou tout au moins l'oubli, l'endort
Loin de l'obsession qui l'étreignait dans l'ombre,
Ou si plutôt, hélas ! l'amour est assez fort
Pour la poursuivre avec ses tortures sans nombre
A travers le néant, au delà de la mort ?...





Ames sœurs

D'une aube de soleil tissée en pistils d'or,
Des branches d'une étoile incurvée en corolle,
D'un frisson d'harmonie étreint dans son essor,
Dieu, de tout ce qui luit enfin, frémît et vole,
Fit un jour une fleur aux gloires d'auréole.

Dans le calice teint d'un reflet de l'azur,
Du miel de sa douceur il versa l'ambroisie ;
Et, parsemant de pleurs humains ce galbe pur,
Il baptisa la fleur entre toutes choisie
D'un nom d'amour et de rêve, — la Poésie ! —

Ses doigts, l'ayant parée avec des soins d'amant,
De leur parfum d'espoir lui firent un arôme...
Fier de son œuvre et la sentant infiniment
Mystique comme un temple et douce comme un baume,
Dieu voulut ici-bas lui choisir un royaume.

Il chercha sur quel sol, l'ignorance et le mal
Ayant voilé son nom de l'ombre du blasphème,
La terre avait plus soif d'un rayon d'Idéal...
Hélas ! l'humanité partout souffrait de même,
Dans un égal besoin de sa pitié suprême !

Alors, sacrifiant son rêve à nos désirs,
Pour que chaque détresse eût sa divine obole,
Il effeuilla, pétalement à pétalement, aux zéphirs,
Les clartés, les parfums de la fleur qui console,
— La fleur de Poésie aux gloires d'auréole ! —

Or, ces fragilités, au gré des vents du ciel,
S'éparpillent au loin en lumineuses miettes
— Nostalgiques errants du Jardin fraternel —
A la fois âme et fleur, échos de voix secrètes,
Or, ces fragilités devinrent des poètes...

Et le long des chemins, lorsque ces exilés
Se rencontrent dans le hasard d'un vent propice,
Impérieusement l'un vers l'autre appelés,
Ils vibrent du doux vœu que leurs élans s'unissent
Dans un ressouvenir d'initial calice.





Dérivatif



Il est des jours entre les jours
Dont les heures passent plus lentes,
Dont les fardeaux semblent plus lourds,
Dont les voix montent plus dolentes !

Il est des jours où le sentier
Sous nos pas s'allonge plus rude,
Où nul refuge hospitalier
Ne séduit notre lassitude ;

Des jours où tout éclat joyeux
Nous rend plus amer, plus morose,
Où des pleurs nous montent aux yeux
En apercevant une rose...

Des jours où le plus mince effort
Nous cause une fatigue extrême,
Où nous voudrions être mort
Afin d'échapper à nous-même !

Ces jours d'abattement confus,
Ce sont les jours anniversaires
Des bonheurs que nous n'avons plus
Et que nous payons en misères ;

Les jours bénis et redoutés,
Les dates semblables à d'autres
— Poignant rappel d'anciens étés
En étés qui ne sont plus nôtres ! —

Nous pouvons bien en convenir,
Car ce mal n'a rien qui dégrade,
De la fièvre du Souvenir,
Ces jours-là notre âme est malade.

Veuve du Désir éternel,
En son délire elle se plonge
Pour voir, au delà du réel,
Le Passé revivre en un songe ;

Elle se laisse envelopper
Par un mirage volontaire
Qui l'affaiblit sans la tromper
Et la laisse plus solitaire...

Alors, pour atteindre le soir,
Pour gravir avec endurance
Les sentiers étroits du Devoir,
Il faut user notre souffrance ;

Il faut s'arrêter en ces jours
Plus longuement près du Calvaire
Qui dresse au bord des carrefours
L'appel de son bras tutélaire ;

Etreindre, en y crispant nos doigts,
En y meurtrissant notre bouche,
Les rugosités de ce bois
D'un élan sauveur et farouche,

Et déchirer éperdûment
Notre chair tendue en supplice
Pour étouffer l'autre tourment
Sous un cri de douleur physique ;

Et quand les nœuds percent nos mains,
Et quand le sang perle à nos lèvres,
Nous dire que ces maux humains
Ont coûté de divines fièvres,

Et bénir ce miracle alors...
La douleur changée en dictame
Puisant aux blessures du corps
Un baume pour celles de l'âme !



Plaidoyer

Plus d'un avis... très arbitraire
Déclare, je le sais, que les femmes ont tort
De ne savoir jamais se taire
En mainte question à leur rôle contraire,
Et d'épuiser leur verve en inutile effort
Vers des pensers qui ne sont pas de leur ressort.

C'est ainsi qu'on nous blâme, en de certains cénacles,
D'exalter notre esprit et d'enfler notre voix
Sur le mot de Patrie avec des tons d'oracles
Qui sont simplement, je le crois,
D'inconscients frissons de notre sang gaulois.

A celles d'entre nous qui se disent poètes
On reproche d'errer vers des rêves trop hauts !
On restreint notre luth à des chants de bluettes,
Le jugeant vaniteux ou faux
S'il sent vibrer en lui d'héroïques échos !

Pourquoi cette rigueur extrême ?
N'a-t-on pas vu toujours les deux rimes s'unir
Afin de créer un poème ?...

Si le patriotisme est un devoir suprême
Pour les hommes, dans le présent, dans l'avenir,
Il est pour nous un droit bien cher à soutenir !

**

La Patrie est une femme !
En ce siècle obsédé de solidarité,
N'est-il pas naturel, quand sa voix le réclame,
Que le premier appui lui soit par nous prêté !
Quels que soient les traits ou l'allure
Dont chaque esprit revêt l'héroïque Figure,
Son cœur avec le nôtre étant à l'unisson
Nul n'en peut mieux que nous comprendre le frisson
Sous la teinte parfois diverse de sa robe
C'est bien toujours le même corps qui se dérobe
Et toujours aussi la même douceur
Empreint son nom d'aïeule ou de mère ou de sœur !

La Patrie est un berceau !
Ce frêle et cher objet, que dans toute famille
On se transmet avec amour de mère en fille,
Car il contient un monde en son étroit vaisseau.
Les jours qui tissent notre histoire
Tour à tour y sont nés dans le deuil ou la gloire !
Nous y voyons frémir d'un éveil surhumain
Nos troubles d'aujourd'hui, nos espoirs de demain...

Oui, notre place est près de lui ! Pour le défendre,
Dieu nous fit la main douce et l'âme encor plustendre,
Bornant notre rôle ici-bas
Au sublime fardeau d'un berceau sur nos bras !

La Patrie est une tombe !
Des fantômes de grands rêves évanouis,
D'anciens soleils noyés sous chaque nuit qui tombe,
Y gisent sans retour et pêle-mêle enfouis !

Mais cette fosse jamais close
N'enferme pas, hélas ! que la cendre des choses !
Nous y devons veiller, mains jointes, fronts penchés,
Sur les mânes de ceux que la guerre a fauchés !
Sur ce tombeau, conquis par nos longues alarmes,
Nous avons tant versé l'eau bénite des larmes

Que notre destin doit, en vérité,
Rester frère du sien devant l'éternité !

La Patrie est un Idéal !
Sur le fleuve des jours souillé de flots de tourbe
Où, trop souvent, la Foi sombre, l'Honneur s'embourbe,
Il faut des coeurs gardiens du lumineux fanal !

L'homme lutte au gré de sa voile :
Il faut des voix pour le guider vers cette étoile !
Tout idéal est fait de clartés et d'espoirs...
Quand, par bonheur, parmi la détresse des soirs
Un Rêve, quel qu'il soit, dresse son oriflamme,
Il faut qu'il soit tenu par la main d'une femme
Pour que tout courage, à l'entour,
Se rallie au *sursum* de la hampe d'amour !

Au gui l'An neuf

L'An nouveau vient de naître — A l'appel de sa voix
S'apaisent les ardeurs de nos fièvres humaines ;
L'oubli disperse au loin les craintes et les haines :
La même fête unit tout le pays gaulois.

— Mystique renouveau des choses d'autrefois —
Sous un souffle éternel, dans les forêts prochaines,
Un grand recueillement courbe le front des chênes
Où le gui, seul, fleurit la nudité des bois :

Au cœur des vieux rameaux, la séculaire sève
S'agitant tout à coup sous le jour qui se lève,
D'un antique frisson éveille leur torpeur,

Et, sur le sol de France, un vol de perles blanches
En semence d'amour, d'espérance, d'honneur,
Sans bruit, sous l'œil de Dieu, tombe du haut des branches.



Cette lointaine

De mon pèlerinage au pays de Lorraine
J'ai gardé, recueillie aux sentes des sommets,
Un peu de cette terre où dorment à jamais
Tant des miens du Passé, de mémoire sereine.

Rêveusement, parfois, entre mes doigts, j'égrène
Ce sable rouge et noir qui contient désormais
Tout l'intime reflet de décors que j'aimais
Dans les scintillements du mica qu'il entraîne.

Je respire sur lui tout le lointain parfum
Des palmes de sapins, des fruits bleus de myrtille
Et de la combe ombreuse où la source babille ;

En un pieux baiser j'y crois boire un à un
Les souffles ancestraux de tous ceux de ma race
Dont les houles du Temps ont effacé la trace.





La voix du Drapeau

La voix de la Patrie exhale ses accents
Dans les hymnes joyeux des marches militaires,
Dans l'appel des tambours aux rythmes plus austères,
Dans les coups du canon qui grondent, frémissants.

D'orgueil ému, le cœur, à ces accents tressaille,
Puis, grave, y sent planer soudain de grands mots sourds
Et se recueille — hélas ! il sommeille toujours
Dans les chants de victoire un écho de bataille !

Oui, la voix du canon, des tambours, des clairons,
Même lorsqu'elle vibre aux clairs matins de fête,
Garde l'oppression des heures de défaite
Et mêle un son de glas à ses airs fanfarons ;

Tandis que le drapeau du régiment qui passe
Semble, d'un seul frisson à tous les vents du ciel,
Traduire, consolant et confidentiel,
Le doux mot d'espérance au travers de l'espace !

Quelque divin luthier, dans chacun de ses plis,
A tendu l'Harmonie en corde aérienne
Et notre voix à tous s'émeut avec la sienne
Au moindre coup d'archet d'un peu d'air du pays.



Les Hymnes alternés

Oiseau de France, ô coq gaulois,
Toi dont la silhouette altière
Domine nos clochers de pierre,
Du haut de ces vibrants pavois
Tandis qu'en bas on lutte et prie,
Exaltant sans fin la Patrie
A tous les vents, sur tous les tons,
De la mer bleue aux flots bretons,
Des monts basques à la Moselle,
Agite éperdument ton aile,
Enfle ta voix
Et chante la France si belle,
O coq gaulois !

Témoin de nos grandeurs d'hier,
O toi qui tiens tête à l'orage,
Oiseau d'orgueil et de courage,
Oiseau de chez nous, chante clair !
Pour former la race future,
De l'aigle empruntant l'envergure
A tous les vents, sur tous les tons,

De la mer bleue aux flots bretons,
Des monts basques à la Moselle,
Agite éperdument ton aile,
Enfle ta voix
Et chante la Gloire immortelle,
O coq gaulois !

Annonciateur des matins,
Tandis qu'il en est temps encore,
Salut une nouvelle aurore
A l'horizon de nos destins !
Offrant à notre âme inquiète
L'essor sauveur de l'alouette,
A tous les vents, sur tous les tons,
De la mer bleue aux flots bretons,
Des monts basques à la Moselle,
Agite éperdument ton aile,
Enfle ta voix
Et chante l'Espoir s'il chancelle,
O coq gaulois !

Mais si l'audace ou si l'orgueil
N'est qu'un ferment de convoitises,
Alors, ô veilleur des églises,
Prêchant l'amour, chassant le deuil,
Flétris l'horreur d'une hécatombe,
Et, plus tendre qu'une colombe,
A tous les vents, sur tous les tons,
De la mer bleue aux flots bretons,

Des monts basques à la Moselle,
Agite éperdument ton aile.

Enfle ta voix
Et chante la Paix fraternelle,
O coq gaulois !



Les scrupules du Poète

Te souviens-tu bien, mon Aimée,
De ce site entrevu par nous un jour d'été,
 Ce site qui t'avait charmée
Par sa sauvage et paisible beauté.
Le sentier montueux s'évasait en terrasse
 En haut du village désert...
Nous nous étions trouvés tout à coup face à face
 Avec l'amphithéâtre large ouvert
D'un cirque de grands bois en gradins sur l'espace !
 Quelques églantiers s'étreignant
Entre l'abîme et nous dressaient leur frèle haie
Où ça et là papillonnait la roseur gaie
 D'un calice au cœur rayonnant.
 Sous nos pieds, en houle profonde,
Les cimes moutonnaient aux pentes du coteau...
Tout en bas, une ferme, étroite en leur étau,
 Semait, parmi la clarté blonde,
Ses toits rouges épars sous des jets de sapins
 Pareils aux décors de vallons alpins.
Juin planait sur le ciel en une somnolence —
Nul écho ne venait profaner le silence —

Près de nous, sur un tertre ouaté de gazon,
 Une vieille tour isolée
 Se dressait, dominant l'horizon,
 Devant ses seuls témoins, l'azur et la vallée !
 Les ruines d'un mur en défendaient l'accès
 Et le grand rosier que tu sais
 Brodat de fleurs de pourpre à l'entour des ogives
 Les rideaux dont le lierre, au soleil des midis,
 Drapait les portes furtives,
 Où le mystérieux Jadis
 Semblait se glisser en pas assourdis.

* *

A cette vision, soudain, le même rêve
 Fit au fond de nos cœurs naître le même émoi...
 Le regard fasciné par une image brève,
 Sans doute tu venais d'évoquer comme moi
 Une vie en ce coin où nul ne s'aventure,
 Ignorés, tous les deux, seuls avec notre amour,
 Sous les yeux fraternels de la grande nature,
 Insoucieux du monde et de l'heure et du jour.
 Le temps?... le monde?... Etranges mots, sinon blasphèmes,
 Pour l'égoïsme exquis de notre aveuglement !
 Nous nous suffisions tant — En dehors de nous-mêmes
 Quelque chose sur terre existait-il vraiment?
 De bonne foi nous en doutions... l'heure présente

S'isolait du passé comme de l'avenir —
 La ville était si loin — Dans un parfum de menthe,
 Les fraîcheurs du sous-bois traversé pour venir
 Avaient, d'un vert rempart de palmes de fougères,
 Entre le monde et nous, mis une immensité
 Et fait en un instant nos âmes étrangères
 A ce qui n'était pas notre amoureux été !

* *

Te rappelles-tu bien de ce jour, mon Amie ?
 Te souviens-tu qu'en plein éclat des songes fous,
 Imprégnant tout à coup l'oasis endormie,
 Un trouble avait jeté sa fièvre autour de nous !

Comme éblouis devant une clarté trop vive,
 Tes yeux s'étaient mi-clos ; ta main tremblante un peu
 Avait cherché la mienne et ta lèvre pensive
 Avait murmuré « Non !... » dans un accent d'aveu !

Au fond de toi, je devinais la résistance
 Que ton être opposait au rêve tentateur :
 Cette félicité lui semblait trop intense
 Pour qu'il sondât sans vertige sa profondeur !

Tandis que tu craignais l'inévitable dette
 Que nous ferait payer quelque jour au destin
 La plénitude d'une joie aussi complète,
 Moi, muet, le regard encore plus lointain,

Je sentais mon esprit, en face du mirage,
Envahi, tourmenté par un doute confus,
Et pour une autre cause à regret aussi sage,
Tacitement, au tien, je joignis mon refus.

Je songeais qu'ici-bas nul ne doit fuir la tâche
Qui nous fut imposée en commune rançon !
J'éprouvais un remords et je me trouvais lâche
D'avoir pu l'oublier en l'émoi d'un frisson !

Dans l'attendrissement que versait ce ciel tiède
J'avais peur d'un amour ne vivant que pour lui ;
J'avais honte d'un cœur ne prêtant point appui
Aux espoirs, aux labours, aux souffrances d'autrui.

Bien que j'eusse échangé toute la destinée
Contre un éclair de ce bonheur si convoité,
Je pressentais que Dieu ne nous l'a pas donnée
Pour l'user en un jour dans une volupté.

* *

Alors, tous deux, l'âme pourtant inassouvie,
Nous avons fui l'appel du nirvâna d'amour...
Nous sommes revenus quittant la vieille tour
Vers le bois, la cité, le monde — vers la Vie.



Mystique floraison

Toute âme est une fleur éclosé au fond de l'être,
Comme un trésor secret d'amour et de beauté
Dont la splendeur éclaire et le parfum pénètre
Tant de nos jours empreints d'ombre et d'aridité
Toute âme est une fleur qui met dans chaque vie
Le mystique reflet, le souvenir lointain
Du primitif éden auquel on l'a ravie...
Née aux brumes du soir, aux rayons du matin,
Superbe ou sans orgueil, téméraire ou sauvage,
Fragile ou résistante, oui, toute âme ici-bas
Doit subir tour à tour le bienfait, le ravage
Des perfides soleils, des dangereux frimas,
Des printemps enchanteurs, des troubantes automnes.
Inquiète au milieu des terreurs de la nuit,
Triste sous l'apréte des heures monotones,
Toute âme est une fleur qui ne s'épanouit
Que parmi la rosée ineffable des larmes,
Que dans l'aube d'Espoir où renait chaque jour,
Qu'au souffle pur du Rêve envoluté de charmes,
Qu'aux baisers triomphants du soleil de l'Amour !
Toute âme est une fleur... et comme il n'est sur terre

Nul hommage plus pur, nul don plus délicat
 Que celui d'une fleur, oh ! gardons le mystère,
 La privauté de sa grâce, de son éclat,
 Pour l'âme-fleur qu'un même songe a pénétrée !
 Sur n'importe quel sol, durant toute saison,
 Que, pétalement à pétalement, lui soit consacrée
 La richesse de cette intime floraison,
 Car toute fleur n'est rare et toute âme n'est grande
 Qu'en demeurant fidèle à ce pacte commun
 De s'idéaliser en une seule offrande
 De son premier frisson à son dernier parfum.



Transpositions

Poésies imitées de l'anglais,
 d'après la traduction en prose de M^{lle} L. PEREYRA-SOAREZ.

*

Il est un mot trop souvent profané
 Pour que mes lèvres le profanent ;
 Un sentiment trop injustement condamné
 Pour que tes lèvres le condamnent ;
 Et mon espoir est trop semblable, hélas !
 A la désespérance
 Pour qu'il soit besoin de prudence
 Aux yeux de quiconque ici-bas,
 Car ta pitié m'est chère
 Plus que celle d'aucune autre sur cette terre !

 Je ne puis te donner ce qu'on appelle Amour
 Parmi les hommes ;
 Mais ce culte du cœur, qui, si souvent, secourt
 Le cœur — ah ! tu le nommes ! —

Voudrais-tu l'accepter de moi ?... Jamais le ciel
 Ne le repousse ..
 C'est l'attrance douce
 Le désir immatériel
 D'un phalène pour une étoile,
 De la nuit pour le lendemain ;
 C'est la dévotion pour un rêve incertain
 Que la réalité nous voile
 Loin de la sphère où vit notre tourment humain.

**

Ne ne demande rien de plus, ô mon Aimée,
 Car je te donne tout ce que la destinée
 Me permet de donner.
 Si je possédais davantage,
 Chère âme de mon âme, à tes pieds, en hommage,
 Je le déposerais... Un amour pour charmer
 Un peu ta vie... — Un chant pour t'aider à planer.

Toutes choses encor s'obtiendraient bien sans peine
 Si mon âme pouvait au moins sentir la tienne
 Et parfois l'effleurer ;
 Et s'il se pouvait, que, pensive,
 Elle te goûte, te respire, et que je vive
 En sentant dans leur vol tes ailes me frôler
 Ou tes pieds, par hasard, sous leurs pas me fouler !

Moi qui n'ai que l'Amour comme trésor suprême,
 Je te donne l'Amour que je tiens de toi-même !
 Qu'un plus riche que moi
 Donne des offrandes plus belles !
 Qu'il plane haut celui qui possède des ailes !...
 — Mon cœur esclave ancien d'une fatale loi
 Ne vit, lui, qu'à tes pieds, et dans l'amour de toi.

Dans les yeux gris de cette attirante étrangère,
 Ce sont tes yeux que je vois, mon Amour
 — Et je frissonne — car le jour
 Qui passe m'éloigna de ta présence chère !

Il est cruel
 Que cette vie, hélas ! ne soit pas, sous le ciel,
 Un cortège de sentiments et de pensées
 Plus noble, calme et sage, et par lequel
 Nos tendresses passées
 De notre souvenir puissent être effacées !

Mais sur nos cœurs si vite étouffés, à plaisir,
 Chaque jour répand sa poussière infime...
 C'est par devoir, non par désir,
 Que nous laissons l'Oubli combler son grand abîme !

Je lutterai
 Pour revenir à la lumière, et pour toi-même,
 Pour toi, trouble d'amour autrefois désiré !
 — Si tu n'es pas avec la lumière que j'aime,
 Alors j'accepterai
 De ne plus ressentir ton ivresse suprême !

Oui, je lutte pour la lumière — et je l'attends —
 Mais puisque la nuit est encor glacée,
 Sur le flot rapide du Temps,
 Demeure auprès de moi, toujours, ô mon Aimée !

Viens à moi quand tu vois se flétrir
 Et s'ensuir
 Les rêves de la vie et que tu te sens triste !
 Viens à moi quand plus rien ne subsiste
 De l'espoir jadis caressé...
 Quand, lasse, tu voudrais oublier le Passé,
 Quand tu vois la tempête
 Eparpiller les fleurs de ta jeunesse en fête
 Viens à moi !

Viens à moi dans tes heures d'ennui,
 Quand la nuit
 Te trouve sans courage et s'écoule si lente
 Et que tu te languis dans l'attente
 De ce matin libérateur
 Qui fera luire enfin la céleste splendeur !
 O viens, dans ta détresse,
 Blottis-toi contre moi dans un nid de tendresse,
 Viens à moi !

Car il est un cœur sûr, qui, jamais,
 Tu le sais,
 Ne t'abandonnera — Vers cet abri fidèle
 Viens ! Il est une voix qui t'appelle
 Si douce pour te consoler...
 Quand, au loin, tu verras le bonheur s'envoler,
 Quand pâlira ta vie
 A la fin — viens, ô viens, alors, ô ma chérie,
 Viens à moi !...

*Pas à Pas*

Lentement, jour à jour, hésitante, troublée
Comme un petit enfant qui fait ses premiers pas,
Comme un oiseau risquant sa première envolée,
L'œil inquiet parfois, mais le cœur jamais las,

J'ai cherché la Maison qui dresse sur la route
Ses murs de marbre nus, immaculés et forts
Où la Lumière semble en se déversant toute
Comme en un pur calice auffleurer à pleins bords.

J'ai cherché la Demeure à tout passant ouverte,
Le sûr abri de la Maison de Vérité
Dont l'olivier du seuil chante en sa feuille verte
« Que la paix soit aux cœurs de bonne volonté ! »

J'ai tâtonné longtemps autour de cet asile,
Car ses clartés froissaient et tentaient à la fois
En son naïf orgueil mon esprit indocile
Aveuglé quelque peu sous des jougs trop étroits.

J'ai dû suivre souvent plus d'un sentier contraire
A ceux que d'autres mains m'avaient voulu tracer ;
J'ai marché tour à tour timide, téméraire,
Craignant de fuir le but ou de le dépasser.

Devant maint carrefour du dédale perfide,
J'ai dû, près des passants, demander mon chemin ;
Ceux qui semblaient le moins devoir m'être une égide
M'ont alors, quelquefois, le mieux tendu la main.

J'ai troublé bien des nuits de mes appels d'angoisse ;
Je me suis déchirée aux ronces des halliers ;
J'ai dû sentir combien le cœur tremble et se froisse
Au long de certains soirs si peu hospitaliers.

Mais, surgissant enfin hors des brumes du Doute,
Elle m'est apparue, un jour, cette maison !
Ah ! j'ai vite oublié les rigueurs de la route...
Elle idéalisait seule tout l'horizon !

Et je me suis blottie au fond du cher refuge.
En son calme infini je ne me souviens plus
De la foule aux mots vains qui s'étonne et qui juge.
Je goûte ici la sérénité des élus.

Tant d'intime bonheur réside dans ce temple
Que j'y voudrais guider chacun vers ses parvis...
Mais je suis faible, obscure et d'inutile exemple ;
Mes fraternels conseils ne seraient pas suivis.

Je ne puis qu'aimer ceux qui, vers l'aube première,
 Ont dirigé mon âme en ouvrant son essor
 Et supplier ma souveraine, la Lumière,
 D'éclairer tous les cœurs qui la cherchent encor.



Au Temps

O Temps ! Dispensateur des caprices humains,
 Despote aveugle et sourd devant lequel nos mains
 N'osent même esquisser menace ni prière,
 O géant dont l'emblème est un grain de poussière,
 Tu ne m'inspires point de haine ni d'effroi,
 Et je veux aujourd'hui, face à face avec toi
 Qui m'as plus d'une fois protégée et servie,
 Te saluer à l'un des tournants de ma vie
 Comme le plus loyal témoin de mes combats,
 Proclamer la grandeur de ton rôle ici-bas
 Et l'opportunité de ta force absolue !
 Depuis que sous ta main l'univers évolue
 On te redoute, on te conjure, on te maudit ! ..
 Chaque jour, je sens mieux que, par un tel édit,
 Notre cœur envers toi se montre injuste et lâche,
 Car tu ne fais, hélas ! qu'accomplir une tâche !
 Tu n'es que l'instrument, tu n'es que l'ouvrier
 Du Maître créateur qui sut s'approprier
 Ton aide diligente et passive d'esclave.
 Oui, l'homme est foulorsqu'il t'insulte ou qu'il te brave !
 Tu lui sembles menteur, inutile, cruel,

O farouche gardien de l'ordre universel !
 Morne vieillard dont les siècles ont rongé l'âme,
 Ah ! tu mérites plus le respect que le blâme,
 Et nos lèvres n'ont pas le droit de t'accuser,
 S'il se creuse une ride où tu mets un baiser.
 Salut ! salut à toi, maître dont le silence
 Est plus fort que nos cris ! Dédaigne l'insolence
 Des ignorants dont la raison n'a pas compris
 Que tu frappes, parfois, moins que tu ne guéris !
 Pardonne à ceux surtout qui n'ont pas voulu croire
 Qu'aux plus persévérandts tu donnes la victoire...
 O Temps ! Je crois en toi et je ne te crains pas.
 Je crois en toi, car par le geste de ton bras
 S'accomplit le dessein secret des Destinées ;
 Je ne saurais te craindre — En dépit des années,
 Quelque chose est en moi d'immuable, dont rien
 Ne peut modifier l'enchaînement ancien !
 Je te bénis, ô Temps ! — Si, trop souvent, ton aile
 Disperse comme un songe en sa course éternelle
 Tant de rêves lointains qui séduisaient nos yeux,
 Elle sait quelquefois, dans un vol radieux,
 Guider vers notre cœur et mettre en notre vie
 La chère vision longuement poursuivie...
 Si, dans le sablier que retournent tes doigts,
 Les grains ternes et lourds l'emportent de leur poids,
 Il suffit que le moindre atome d'or y brille
 Pour qu'aux yeux éblouis toute l'ombre en scintille...
 S'il est vrai que ta faux, en son geste brutal,
 Renverse aux champs ensemencés par l'Idéal
 Les printemps prometteurs d'Illusions superbes,

Elle laisse, du moins, en abattant ces gerbes,
 S'échapper sur la Route et voler jusqu'à nous
 Quelque fleur au parfum consolateur et doux
 Qui s'imprègne en notre âme à jamais défendue
 Contre lamer regret de la moisson perdue !



Stances

N'accusons pas ceux qui nous font pleurer !
Ils sont de leur rigueur aussi peu responsables
Que ne l'est, au désert, le tourbillon des sables
 Où le simoun vient s'engouffrer.
La poussière obéit au souffle qui l'entraîne
 Et la jette à travers nos yeux ;
Ainsi les cœurs entre eux par l'amour et la haine
Servent en ses desseins la force souveraine
 De leurs destins mystérieux.

N'accusons pas non plus la main dispensatrice
 Qui semble, en nous offrant ainsi
 Tantôt la joie et tantôt le souci
Faire de nos espoirs le jeu de son caprice.
 Le Bonheur, c'est le grand soleil
Qui rassure, réchauffe, illumine, féconde
 Et qui doit, d'un bienfait pareil
Effleurer tour à tour les divers points du monde

Quand nous avons eu notre large part
Du rayon d'allégresse et que sa flamme ensuite
S'évanouit, songeons qu'elle emporte en sa fuite
 La clarté d'un autre regard.
Après les pleurs de joie — aurore printanière
 Où, dans la prunelle qui luit,
Tout le ciel se suspend en gouttes de lumière —
Il faut que le regret voile notre paupière
 Des âcres brumes de la nuit.

Quand l'éblouissement d'un beau jour s'atténue,
 Disons-nous qu'il nous aveuglait!...
Efforçons-nous de vivre du reflet
 Que sa chaude splendeur a laissé sur la nue
 Jusqu'à ce que s'entr'ouvre enfin
L'infini consolant de la terre promise
 Où les astres sont sans déclin
Sur les cœurs affranchis que plus rien ne divise.



L'Immortelle entente

Parmi la nature il est des voies gaies
Faites pour le rire et pour les chansons :
Celle des oiseaux dans le creux des haies,
Celle des ruisseaux au pied des buissons.

Parmi la nature il est des voix tristes
Exhalant des mots emperlés de pleurs :
Celle de la brise aux doigts de harpiste,
Celle de la pluie inondant les fleurs.

Parmi la nature il est des voix douces
Semant de frissons la plaine ou les bois :
Celle des grillons cachés sous les mousses,
Celle des ramiers sur le bord des toits.

Parmi la nature il est des voix graves
Qui troublent les airs d'emportements sourds :
Celle des torrents roulant dans les gaves,
Celle des lions aux abords des ksours.

Il en est parfois qui pénètrent l'âme
En y prolongeant leurs échos plaintifs :
C'est, dans la forêt, quelque cerf qui brame,
C'est le flot des mers battant les récifs.

Il en est où plane un accent sinistre :
Celle de l'orage étouffant ses bruits
En la profondeur des nuées de bistro...
Celle des hiboux dans l'ombre des nuits.

Suppliante encore, il en est plus d'une
Que recueille au loin le sable mouvant :
Le cri du cordage au long de la hune
Ou le vol grinçant des moulins à vent.

Il en est aussi qui semblent farouches,
Comme les clamour des grands ouragans,
Comme la menace aux multiples bouches
Qui gronde sans cesse au sein des volcans.

Il en est beaucoup de mystérieuses...
Les tressaillements des âtres d'hivers,
Le soir qui se glisse entre les yeuses,
Le souffle sans nom des endroits déserts !

**

Ainsi, vive ou lasse,
 Durable ou fugace,
 A travers l'espace
 Semant des échos,
 Voisine ou lointaine,
 Toute voix s'égrène
 Par le bois, la plaine,
 Par monts et par vaux.

Légère ou profonde,
 De la nue à l'onde,
 Toute voix au monde
 Exprime un accent,
 Et, frèle ou sonore,
 Du soir à l'aurore,
 Jusqu'au soir encore,
 Nous frôle en passant.

Aveu solitaire,
 Chacune à la terre
 Livre son mystère
 Et selon, souvent,
 Le ciel qu'elle effleure
 Rit, menace ou pleure
 Au rythme de l'heure,
 Au hasard du vent.

Rumeur sans parole,
 Depuis la voix folle
 Qui sonne et s'envole
 En bruit de grelot,
 Jusqu'au pauvre râle
 D'angoisse brutale
 Où monte et s'exhale
 L'affre d'un sanglot.

Secrète harmonie
 Où vibre, infinie,
 L'une à l'autre unie,
 Toute âme en appel,
 Qui plane, s'anime,
 Et se mêle, insime,
 Au concert sublime
 De l'hymne éternel.

**

Sur le Chemin de Vie accomplissant sa route,
 L'homme, parfois, entend ces voix, tressaille, écoute...
 Il croit y retrouver tous ses frissons anciens,
 Tous ses élans présents ; il sent passer en elles
 Les mille effusions d'une âme fraternelle
 Traduite en des accents qui ressemblent aux siens.

Il écoute ces voix s'élever, se répondre,
Flotter dans l'infini des airs et s'y confondre.
Il écoute surtout en lui se prolonger
Ce langage mystérieux comme un poème
Que nul mot ne profane, et que tout vent lui sème,
Afin qu'il n'y soit pas tout à fait étranger.

Il écoute le vol de la feuille qui tombe
Effleurer d'un baiser l'appel de la palombe ;
Il écoute le flot répondre à l'aquilon ;
Il écoute le cri du fauve, lorsqu'il souffre,
Unir ses grondements aux colères du gouffre ;
Il écoute la cloche apaiser le vallon ;

Il écoute l'abeille enjôler les fleurs vierges,
Le ruisseau babiller avec l'herbe des berges,
Et la nuit inviter la nature au sommeil, .
Et l'orage frapper ses coups sur les campagnes,
Et la neige étouffer le soupir des montagnes
Et les aigles lancer leur salut au soleil !

Et c'est bien, en effet, toute la gamme humaine
Que la grande nature en son souffle promène
Dans ce qui parle à l'homme et vibre autour de lui ;
Mais ces accents jaillis d'insaisissables lèvres
Le troublient lorsqu'il passe au milieu de leurs fièvres
Ainsi qu'un revenant de temps évanoui.

Cet hymne tour à tour l'exaspère et l'apaise !
Des champs à la cité, des bois à la falaise,
Il y mêle tout bas ses soupirs oppressés ;
Il s'étonne de voir à quel point le pénétre
Ce langage qui fait, au profond de son être,
S'éveiller des échos ou germer des pensers !

Sous la communion des êtres et des choses
Il évoque les possibles métapsychoses,
— Ces garants primitifs de l'immortalité —
Il conçoit, il pressent au moins, la renaissance
Des esprits disparus en esprits d'autre essence
Qu'un bras dominateur mèle à sa volonté.

Il se dit que, peut-être, en ces souffles sans nombre
De la pluie et du vent, du feuillage et de l'ombre
Palpite l'âme encor de ses frères humains
Qui vécurent jadis, et dont les destinées,
En un arbre, en un flot, désormais incarnées,
Reviennent par instants sur leurs anciens chemins.

Alors un voeu très vague, ainsi qu'une prière,
Monte vers l'Infini, de son âme moins fière...
Lorsqu'il aura sa place en l'invisible chœur,
Quel sera le destin de sa forme chétive ?
En quel lieu faudra-t-il que son âme survive ?
Quelle voix traduira l'empreinte de son cœur ?...

Il ne le sait — Avec espoir, avec envie,
 Il comprend seulement qu'au delà de la vie
 Une entente mystique, encor, joint les esprits.
 Doux ou grave, plaintif ou triomphant, qu'importe,
 Si le souffle où revibre un jour sa lèvre morte
 Peut s'unir aux accents de ceux qu'il a chéris ?



Au cœur de la pierre

Au pays maure il est une étrange coutume.
 En mettant au tombeau les corps que l'on inhume
 On appose sur eux quelque massif granit ;
 Puis, d'une cavité ronde aux contours de nid,
 Taillant légèrement l'épaisseur de la dalle,
 On creuse sa surface en coupe sépulcrale
 Afin que l'eau du ciel y séjourne en été
 Et qu'au cours de son vol, bravant l'aridité,
 Tout oiseau voyageur en passant auprès d'elle
 Puisse abreuver sa soif et rafraîchir son aile.

**

Tous les chagrins secrets dont j'ai déjà souffert,
 Lentement, sourdement, ont ainsi recouvert
 Ma Vie, en le coin d'ombre où son Désir sommeille,
 D'une pierre massive, au roc maure pareille,
 D'une pierre très froide et très lourde dont, seul,
 Rejetant quelque jour le rigide linceul,

Mon Rêve affranchira ma vaillance première
D'un simple effleurement de ses doigts de lumière !
Je laisse jusque-là l'étreinte du Passé
Contenir les frissons de mon cœur oppressé,
Etouffer tout élan de possible survie,
Et, par ce sûr granit que l'épreuve édifie,
Opposer aux reflux de ce monde un rempart
Que ne pénétrera nul verbe ou nul regard.
Rien ne peut plus m'atteindre au profond de ma geôle
— Rien de ce qui menace ou de ce qui enjôle —
La bise des rigueurs, la nuit des trahisons,
Glissent sur le rocher vers d'autres horizons !
Les rayons de bonté, les parfums de tendresse
Se heurtant, eux aussi, contre cette rudesse
Viennent aux renouveaux l'ensoleiller en vain...
Mais, connaissant le prix de leur charme divin,
Pour qu'un peu de clarté naisse de mes ténèbres,
Je suis pieusement les coutumes funèbres
Dont l'Arabe a scellé les tombeaux d'alentours,
Et, dans l'oppression qui pèse sur mes jours,
Je laisse se creuser — coupe consolatrice —
Afin que la pitié céleste la remplisse —
Un attendrissement qui sache contenir
Les possibles bienfaits des saisons à venir !
Mon amertume, ainsi, se parant d'un sourire,
Les passants du chemin pourront du moins y lire
Le culte inviolé d'un Idéal sacré
Et, dans les jours d'angoisse où le cœur altéré
Mendie une croyance en tous coins de la terre,
Puiser à cette source un secours salutaire.



Apostolata

Par des sentiers divers, mais que font bien pareils
Leurs yeux où resplendit l'or des mêmes soleils,
Tout le long de la Vie, ils passent, les apôtres —

Ils passent, ces élus d'un invisible appel,
Sourds à toute autre voix, les uns suivant les autres,
Parmi l'attraction d'un aimant éternel.

Ils passent — à la fois si simples, si sublimes,
Affrontant, le regard vers d'idéales cimes,
La torpeur des déserts, la fièvre des cités !

Leurs pas, obstinément, vont à travers le monde
En laissant derrière eux des sillons de clartés
Où germera plus tard toute moisson féconde.

Indifférents à nos conseils, à nos débats,
Enivrés par des mots qu'ils se chantent tout bas,
Les apôtres s'en vont tout le long de la Vie —

Ils ne mesurent point le parcours du Chemin ;
 Ils ne sont jamais las de la hauteur gravie...
 Leur Rêve, devant eux, les guide par la main.

Sables épars au vent d'une perfide grève,
 Ils ne sont, en effet, que le jouet d'un rêve
 — Mais du rêve immortel qu'on appelle l'Amour —

Les uns, prédestinés de divine clémence,
 S'en vont parmi l'éclat des foules et du jour,
 L'œil inspiré, le verbe ardent, le geste immense ;

Elevant en leurs mains le flambeau de la Foi,
 Ceux-là sauvent le monde en suivant sans effroi
 Leur Rêve qui chemine en robe de martyre !

Quelques-uns, au contraire, épris jalousement
 Du songe intime et fier dont la voix les attire,
 S'isolent avec lui dans le recueillement :

Suivant, sous un reflet de l'aurore première,
 Leur Rêve qui chemine en robe de lumière,
 Ceux-là sont le savant, l'artiste, le penseur !

D'autres plus ignorés encor, plus fous peut-être,
 Apôtres de tendresse au charme guérisseur,
 Passent, vouant leurs jours au bonheur d'un seul être :

Dans un complet oubli d'eux et de l'univers,
 Ceux-là suivent, tremblants, les bras toujours ouverts,
 Leur Rêve qui chemine en robe d'espérance !

Tout le long des sentiers les apôtres s'en vont...
 Et, sur le sol pierreux où croît l'Indifférence,
 Plus leurs pieds sont meurtris, plus se lève leur front.

Des vols d'illusions, devant leurs pas, essaient...
 Ils vont — Jusqu'où ?... Qu'importe ? Ils vont parce
 Vers l'idée ou le cœur élu de leur Désir. [qu'ils aiment

Et leur Rêve, tantôt cruel, tantôt propice,
 Tour à tour se dérobe ou se laisse saisir
 Par leurs doigts qu'a maigris le pain du Sacrifice.

Un jour, enfin, brisés par l'effort surhumain,
 Trahis du Rêve cher ou lui tenant la main,
 Ils tombent en lutteurs sur le bord de la route.

L'heure libératrice est venue — Autour d'eux
 Plus rien ne luit, plus rien ne bruit, plus rien n'écoute ;
 Mais dans la solitude ils savent qu'ils sont deux :

Leur Rêve est là toujours — ou l'ombre de leur Rêve —
 Alors, cygnes mourants qu'un dernier vol soulève,
 Ils s'exhalent vers Lui dans un suprême chant...

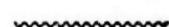
Les apôtres s'en vont en cet adieu mystique —
 Et, de toutes leurs voix, monte vers le couchant
 La même mélodie aux accents de cantique...

• • • • • • • • • • •

« O mon Rêve, secret compagnon de mes pas,
 Mystérieux amant venu des au-delàs
 Où mon âme te fut de tout temps fiancée,
 O mon Rêve, cher horizon de ma pensée,
 Je t'ai trouvé debout dans l'aube de mes jours.
 Tu m'attendais — Tes yeux scintillants de pleurs lourds
 Semblaient me révéler une intime souffrance ;
 Tu m'attirais dans un appel de délivrance...
 Frémissant de pitié, d'orgueil, d'amour, d'émoi,
 Subitement conquis, alors, j'allai vers toi !
 De fleurs et de rayons tes deux mains étaient pleines ;
 A leur vue un désir s'insinua dans mes veines...
 Cette moisson, d'ailleurs, était ton seul trésor ;
 Tes membres étaient nus, tes ailes sans essor...
 J'étais jeune, joyeux, libre, riche de songes,
 J'ignorais tout du monde et des humains mensonges ;
 Je me fis ton esclave et te nommai mon dieu.
 Nul autre, de mon cœur, ici-bas, n'eut l'aveu ;
 Mes veilles et mes jours, mes plaisirs et mes larmes,
 Mon passé sans remords, mon présent plein de charmes,
 Mon avenir d'espoirs, ô mon Rêve adoré,
 Tout le meilleur de moi je te l'ai consacré !
 J'ai tout sacrifié, tout quitté pour te suivre ;
 Je me suis déponillé pour t'aider à revivre ;
 Je t'ai vêtu, tandis qu'ensemble nous marchions,
 Du manteau rayonnant de mes illusions
 Qui protégeait mon corps contre toute tempête ;
 J'ai fait étinceler au-dessus de ta tête
 L'étoile qui brillait au ciel de mon destin !
 Pour te rendre plus haut à mon vœu plus lointain,

J'ai glissé sous tes pieds la brume d'or des nues
 Qui, si souvent, en mes croyances ingénues,
 M'élevait loin du sol vers un monde idéal...
 — A deux genoux, je t'ai dressé ce piédestal ! —
 Maintenant, isolé, pauvre, vieux avant l'âge,
 Ne pouvant désormais te donner davantage,
 Je n'ai plus qu'à mourir et ne regrette rien,
 Car, en m'offrant à toi j'ai possédé tout bien.
 Pour t'avoir entrevu mon âme est une élue,
 Et dans ta gloire, ô mon Rêve, je te salue !
 Mon seul espoir, mon seul bonheur, mon seul souci,
 Que mon souffle dernier te dise encor merci !
 Je n'ai plus qu'à mourir et ne saurais me plaindre,
 Puisque mes bras tremblants parfois ont su t'étreindre
 Et qu'en s'entre-croisant pour le songe infini,
 Ils peuvent enfermer ton fantôme béni,
 Puisque, surtout, je puis, en le chemin plein d'ombre,
 Reculant pas à pas vers le coin le plus sombre,
 Bravant au seuil l'énigmatique Profondeur,
 Emporter dans mes yeux l'éclat de ta splendeur ! »



A vol d'Ame

Consommant jour à jour sur la route de Vie
Le parcours inégal d'un Rêve illimité,
J'aime, à chaque sommet d'une hauteur gravie,
M'arrêter un instant dans sa sérénité.

Comme un dédale intime à moi seule accessible
Je vois s'entre-croiser sous mes yeux les sentiers
Dont mes printemps ont bu la rosée invisible
Et dont le sol ardent brûle encore mes pieds.

Tous les chemins sont là qui marquèrent ma course !
Les uns si décevants dans leurs infinis sourds ;
D'autres chantant au loin la chaumièrre ou la source
Qui mit l'aménité d'une halte en mes jours.

Tous les chemins sont là — les moelleux et les rudes,
Les sombres, les brillants, les tristes, les joyeux....
Ceux qui m'ont fait languir du spleen des solitudes,
Ceux où j'ai pu goûter le bonheur d'être deux ;

Ceux que rendait glissants la glaise du mensonge,
Ceux où j'ai marché fière entre des abris sûrs,
Ceux que la Rêverie éperdûment allonge,
Ceux que le Devoir clôt d'infranchissables murs.

Ceux qui gardent l'écho de mes hymnes de joie,
Ceux dont le crépuscule a su cacher mes pleurs ;
Ceux où quelque blessure ancienne rougeoie
L'épineux incarnat des rosiers enjôleurs !

Ici, c'est un ruban de route entre les seigles
Qu'une humble fleur des champs moire de bleus sillons ;
Là, la pente de sable aux cascades espiègles
Où le genêt suspend l'or de ses papillons.

Plus loin le Chemin vert dont j'ai foulé la mousse
Fuit dans les profondeurs balsamiques des bois...
Plus loin encor, surgit si familière et douce
La rue où ceux que j'aime habitaient autrefois.

Voici le Chemin blanc, où le long d'une grève,
Le soleil, en brouillard de nacre somnolait,
Noyant dans la torpeur d'un infini de rêve
L'immensité laiteuse et le crayeux galet !

Voici le Chemin rose, enchanteresse allée
Où juin en fleurs tendit son tapis triomphal...
Voici le Chemin bleu, bande d'azur coulée
Entre les peupliers d'un paisible canal.

Voici le Chemin d'or, onduleux collier d'ambre
 Que l'automnal écrin sema dans mes vallons...
 Voici les Chemins gris où j'ai connu novembre,
 Les chemins gris — les plus nombreux et les plus longs ! —

Tous les chemins sont là des étapes premières,
 Et dans ma courte halte au seuil de l'inconnu,
 Tendant des bras tremblants aux routes coutumières,
 Je leur ouvre le cœur qu'elles ont contenu.

J'embrasse d'un regard, j'étreins d'une pensée,
 J'enferme en la splendeur close du Souvenir
 La terre que mes pas ont déjà traversée,
 La terre où jamais plus je ne dois revenir.

J'emporte après mes doigts l'or des pollens fragiles
 Et dans mes yeux l'éclat des anciens soleils,
 Puisque le retour même en ces sentiers d'argiles
 Ne me permettrait point de les revoir pareils.

Dans le sanglot d'adieu qui brise ma poitrine
 Un frisson de défi tressaille cependant,
 Car le Rêve éternel où mon âme chemine
 Ne connaît point l'oubli du sentier précédent.

Et de cette éminence où mes pas m'ont conduite
 Je puis le regarder de très haut, de très loin
 Ce Passé palpitant, et contempler sa fuite
 Avec la fermeté tranquille d'un témoin ;

Car partout où vibra quelque peu de moi-même
 J'en ai marqué l'endroit par des signes secrets :
 Par les cailloux tout blancs de radieux emblème
 Et par les cailloux noirs des jours pleins de regrets ;

Et par la date inscrite en la chair d'une écorce,
 Et par la fleur plantée au seuil d'une oasis,
 Et par la croix couvrant de sa rustique force
 La place où quelque espoir agonisa jadis !

Oui, je puis m'éloigner de ces intimes haltes !
 En elles je demeure incarnée à jamais,
 Tandis qu'au fond de moi leurs visions s'exaltent
 Pour m'avoir su guider au désir des sommets.

En gravissant ce mont, j'ai côtoyé des cimes ;
 Leur céleste reflet environne mes pas,
 Et c'est à travers lui que mes regards infimes
 Veulent encor planer sur les choses d'en bas.

Je sais hélas ! qu'il va bientôt falloir descendre
 Le revers de la pente où m'attendent demain
 Des sentiers ignorés, gris déjà de la cendre
 Qu'y portèrent les vents de mon premier Chemin.

Mais, instruite aujourd'hui par le pèlerinage
 Du stade initial et des sommets sauveurs,
 Je brave les dangers du sol où je m'engage
 D'un élan spontané de toutes mes ferveurs.

Et c'est d'un pas léger, d'un geste de conquête,
Que vers mon Occident je repars sans effroi,
Sachant trouver partout pour reposer ma tête
L'oreiller consolant de la pierre de Foi,

Et partout entrevoir aux lointains de la Route
Le roc d'Espoir levant son immortel menhir
Que, dans l'âge d'Amour, mes mains vierges du doute
Ont fanatiquement dressé sur l'avenir.

Octobre 1904.



Ecce Homo

La pierre qui a été rejetée par
ceux qui bâtissaient est devenue
la pierre angulaire.

S^t Luc, xx, 17.

I

« Et l'ayant vu, ils reconnurent
la vérité de ce qui leur avait été
dit, touchant cet enfant. »

S^t Luc, n, 17.

L'ordre étant accompli de mainte prophétie,
La terre, en un désir troublé de vague effroi,
Attendait l'Etre unique, esprit, dicu, juge ou roi
Prometteur du salut par son nom de Messie...

A cette heure que Dieu lui-même avait choisie,
Dans une étable ouverte à la nuit comme au froid,
Le fils d'un charpentier, frêle en son lange étroit,
Naissait sur une crèche au fond d'un bourg d'Asie.

Alors, tout simplement, l'aurore de Noël
Imprégna de clarté le rêve universel
Et fit voir, déchirant du mystère le voile,

Des pâtres apportant vers le monde étonné
L'Espoir qui jaillissait du reflet d'une étoile
Sur le front de candeur d'un enfant nouveau-né.



II

« Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. »

S^t MATTHIEU, xx, 28.

Dans la maison de Nazareth, dès son jeune âge,
Jésus l'Emmanuel était tendre et soumis ;
Il voulait obéir aux siens, à ses amis
Pour que toute âme un jour fût douce à son image.

Fils d'un pauvre ouvrier, roi vénéré d'un mage,
Frère à la fois des plus puissants, des plus petits,
Il voulait vaillamment manier les outils
Pour que toute âme un jour fût humble avec courage.

Ainsi, suivant la loi d'un étrange destin,
Pour le combat du soir armé dès le matin,
Il pliait son enfance aux vertus de sa vie ;

Il fixait sa pensée, il penchait son front pur
Et concentrat l'effort de sa main asservie
Sur des clous et du bois — son calvaire futur —



III

« Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

S^t Luc, ii, 52.

Loin de Jérusalem au paysage morne,
Dans le site enchanteur et paisible que borne
Du côté du levant le lac Génésareth,
Dans le nid de verdure où sourit Nazareth,
Jésus, fidèle au sol dont sa race était née,
Croissait de grâce en grâce et d'année en année,
Pareil au lis vivace et fragile à la fois
De cet éden dont il semblait la fleur de choix.
Tout n'était à l'entour que clémence et tendresse :
La brise du grand lac ondulait en caresse
Sur le limpide azur du ciel galiléen ;
Les fleurs y célébraient un éternel hymen ;
Les chansons des oiseaux, les murmures d'abeilles
D'un songe d'harmonie emplissaient ses oreilles.
En cet air frémissant des appels de ramiers,
Sur ce sol amolli d'aromes coutumiers
Dont les figuiers féconds et la vigne mystique
Gardaient tout le parfum des versets du Cantique,

Jésus ne respirait que le souffle d'amour
 Et son cœur s'imprégnait un peu plus chaque jour
 De ce miel épandu dans la douceur des choses
 Où toutes les douceurs de l'âme étaient encloses ..
 Il allait, parcourant le lumineux jardin,
 Méditant tout le long des rives du Jourdain
 Où, déjà, précurseurs de l'heure évangéliste,
 Vibraient les mots nouveaux prêchés par le Baptiste.
 Ses pensers se teintaient au reflet du ciel bleu ;
 Son esprit obsédé des volontés de Dieu
 Concevait dans ce cadre empreint de paix profonde
 La révélation qu'il allait faire au monde
 D'un Etre infiniment miséricordieux,
 Aussi présent au cœur humain que dans les cieux,
 Non plus le Dieu vengeur proclamé par la Bible,
 Le puissant Jéhovah, l'Adonaï terrible,
 Mais un ami pour ses amis fidèle et bon,
 Un maître toujours prêt à verser le pardon,
 Un créateur qui sait tout son rôle de père
 Et dont la voix murmure à chacun : « Aime ! Espère ! »
 Parfois, se conformant aux usages anciens,
 Jésus, vers la Judée allait avec les siens
 Faire un pèlerinage en la ville sacrée.
 Les multiples tribus de la même contrée
 Parcourant en commun la route, il se mêlait
 Au peuple, il partageait sa vie, il lui parlait
 Pour mieux sonder ses maux, ses besoins, ses mérites ;
 Puis, ayant dans Sion rendu selon les rites
 Le culte qu'il devait au Dieu fort et jaloux,
 Il aimait revenir aux horizons plus doux

De son cher Nazareth ou de Tibériade,
 Promenant à nouveau de bourgade en bourgade
 Son idéal espoir de rêve fraternel ! ...
 Il était si charmeur, si pur, l'Emmanuel,
 Une beauté si rare éclairait son visage
 Que cet adolescent qui parlait comme un sage
 Troublait Jean le baptiste au profond de ses bois
 Et déjà suspendait les âmes à sa voix.
 Mais lui, sollicitant la voix intérieure,
 S'exilait de la foule en attendant son heure,
 Et sur ce sol, berceau de l'Ancien Testament,
 Préparant en silence un autre avènement,
 Se recueillait pensif devant l'œuvre future,
 Seul à seul avec Dieu dans la sourde nature.





IV

« L'esprit du Seigneur s'est reposé
sur moi ; c'est pourquoi il m'a con-
sacré de son onction. »

S^t Luc, IV, 18.

Son heure vint enfin... Et quand elle eut sonné,
Sentant la Force en lui qui le rendait tout autre,
Jésus réellement fut le Prédestiné.
Disciplinant son cœur à son rôle d'apôtre,
A sa famille même il devint étranger.
Il fut l'Epoux consolateur de nos misères,
Le doux socialiste aimant à partager
Dans un égal élan son âme entre ses frères,
Le Pèlerin d'amours offrant au seuil d'autrui
En Annonciateur de la « bonne Nouvelle » !
L'esprit vers son Idée il écartera de lui
Tout rêve où le souci terrestre se révèle.
Il sembla tout à coup planer sur des sommets
Affranchis des erreurs et dédaigneux des blâmes,
Et conscient du trouble où sa voix désormais
Allait plonger le monde en divisant les âmes,
Il s'arrogea le droit — droit divin des élus —
De poser sur sa vie un cercle impénétrable :
Il fut le Maître, il fut l'Unique, il fut Jésus,

Eternisant le nom dès lors inviolable
Dans le pâle profil aux cheveux d'or bruni,
Dominant la blancheur des vêtements mystiques
Et dont les yeux profonds rayonnaient l'infini
Sous la langueur de leurs paupières nostalgiques...

— Alors pour mesurer la lice de combat
Qui deviendrait pour lui l'arène du martyre,
Il conçut la veillée auguste où le soldat
Dans le recueillement de son cœur se retire
En face du danger non encor affronté
Qui bientôt fera luire au soleil de justice
Les armes du courage et de la volonté —
Il offrit à ses yeux l'image séductrice
Des mille voluptés qui planaient sur Sion,
Ainsi que les frelons volent autour des ruches !

— Symbolique Satan de la Tentation
Dont chaque cœur humain rencontre les embûches —
Toutes, il les foulà sous ses pieds, de ce mont
Qui marqua sa victoire en la lutte première,
Triomphe initial qu'ensuite sur son front
De hauteur en hauteur exalta la lumière,
Car le pâle profil aux cheveux d'or bruni
Aussi bien sur les bords du lac de Galilée
Qu'au plateau du Calvaire et qu'à Gethsémani,
Domina constamment la terrestre vallée,
Comme si la nature, approuvant ici-bas
L'hommage offert à ceux que leurs vertus renommént,
Dressait un piédestal éternel sous les pas
Du plus beau, du plus grand d'entre les fils des hommes.



V

« Je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne. »

S^t JEAN, XIV, 27.

Jésus le Fils de l'homme a dit : « Je suis la voie, La vérité, la vie... Et ceux qui me suivront, Fidèles au désir du Père qui m'envoie, Auront la paix en eux, la clarté sur leur front. »

Le doux Galiléen a dit : « Je vous assure Que si vous quittez tout vous me posséderez. Les âmes trouveront en moi leur nourriture ; Par moi les cœurs ardents seront désaltérés. »

Le Christ consolateur a dit à ses apôtres : « Mes préceptes sont tous en un seul renfermés : Souvenez-vous de vous aimer les uns les autres En mémoire de moi qui vous ai tant aimés. »



VI

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

S^t MATTHIEU, XI, 28.

Venez tous à moi ! Tous, a dit ce cœur immense, Tous sans distinction de culte ou de pays, Jeunes et vieux, faibles et forts, grands et petits ! Etant riche d'amour, je le suis de clémence. Venez ! Je fais appel à tous les dons obscurs. Même à ceux des méchants, même à ceux des impurs !

Et l'Etre immaculé plus que l'aile d'un ange, Voyant autour de lui d'impeccables esprits Se draper dans leur force et couvrir de mépris Les naufragés du Bien, enlisés dans leur fange, Allait, bravant l'orgueil comme les préjugés, Chercher les malheureux qu'il y voyait plongés.

C'est ainsi qu'il entra chez Matthieu, fils d'Alphée, Douanier renommé pour ses mauvaises mœurs. L'acte, parmi les Juifs suscita des rumeurs... Car nul ne comprenait quel glorieux trophée Ces mots nouveaux faisaient au conquérant des cœurs ! « Il faut aider, non les justes, mais les pécheurs ! »

VII

« Bienheureux les pauvres d'esprit,
parce que le royaume des cieux est
à eux. »

S^t MATTHIEU, v. 3

Il aimait entre tous les humbles, les petits,
Les simples, ignorants de la science humaine,
Ceux, qui parmi le monde, oubliés ou maudits,
Suivent aveuglément le destin qui les mène
Ainsi qu'on voit marcher sur les pas du pasteur
Les dociles brebis des maigres pâturages.
Oui, les simples avaient un attrait enchanteur
Pour cet esprit profond, sage entre les plus sages,
Car la simplicité si sublime à la fois
D'audace et de candeur, de force et de faiblesse,
Révélant dans les yeux confiants les cœurs droits,
Répondait à l'appel de son âme en détresse
Qui cherchait ici-bas la bonne volonté,
Et son cœur altéré d'espoir comme le nôtre
En faisait l'oasis du désert attristé
Qu'autour de lui, créait sa mission d'apôtre !
Les simples ont peuplé sa vie aux jours féconds
Comme les goélands sèment les vagues hautes,
Comme les fleurs des champs jonchent l'or des moissons !

Près de la crèche, à Bethléem, ses premiers hôtes
En ce monde ont été des pâtres ignorés ;
Plus tard il a choisi des pêcheurs pour disciples...
Les moins subtils d'entre eux étaient ses préférés.
S'il étonnait les bourgs de miracles multiples,
Son geste rassurait, attirait les enfants
Dont l'âme sans détours exhale l'innocence
Et qui, devant ses yeux, éclipsaient, triomphants,
Les sages qu'on vénère ou les grands qu'on encense.
Tout était simple en lui, goûts, mœurs, gestes, discours..
Selon ses auditeurs il réglait sa parole ;
Pour les plus primitifs ses conseils étaient courts,
Enchaissés quelquefois dans une parabole
Dont l'image et les mots leur fussent familiers.
Au sein de la nature il prenait ses exemples
Et, semeur d'idéal, comparait volontiers
Les vertus aux parfums, les âmes à des temples.
Les simples — ces blancheurs de nos profondes nuits —
Ont entouré l'éclat de sa robe de neige
Comme autour de l'hostie, en la raideur des buis
Les cierges vacillants alignent leur cortège.
Et tandis que l'on voit les rois, les potentats,
D'emblèmes du pouvoir environner leur tête,
Lui, le Prince des âmes, sans biens, sans états,
Ne rêvant que l'Amour pour gloire et pour conquête,
A voulu, dédaignant tiaras, sceptres, joyaux,
Qu'autour de son front pur la couronne choisie,
L'épine du martyre aux insignes royaux
S'auréola tout simplement de poésie.



VIII

« J'aime mieux la miséricorde
que le sacrifice. »

S^t MATTHIEU, XII, 7.

C'était jour de sabbat. Or, en ce jour divin
Où la loi de la Bible impose l'abstinence,
Les disciples, pressés tout à coup par la faim,
Et sachant que Jésus n'en prendrait nulle offense,
Cueillirent en passant le long d'un champ de blés
Quelques épis à peine mûrs et s'en nourrissent.
Ce que voyant, les Juifs près de là rassemblés,
S'avancant en courroux vers le Maître lui dirent :
« Ne voyez-vous donc pas qu'en rompant des épis
Ces gens ont violé les ordres de Moïse ? »
Devinant le secret de leurs malins dépits
Jésus leur répondit : « Ce qui vous scandalise
Fut jadis, par David, accompli dans Sion
Lorsque les siens, bravant la Loi sur son exemple,
Y mangèrent les pains de proposition.
Et n'avez-vous point lu, non plus, que dans le temple
Les prêtres, échappant au précepte commun,
Violent le sabbat sans en être coupables ?

Or, je vous le déclare, il est ici quelqu'un
De plus grand que le temple, et Moïse et ses Tables ! »
Puis, songeant à garder des possibles erreurs
Les races à venir qui voudraient être siennes,
Et prévoyant combien d'esprits discoureurs
Recèleraient plus tard d'âmes pharisiennes,
Il ajouta : « Le culte est agréable à Dieu,
Mais apprenez pourtant que le Seigneur accorde
Ses grâces au plus humble, et, quel qu'en soit le vœu,
Préfère au sacrifice une miséricorde. »





IX

« Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. »

S^t JEAN, IV, 7.

Dans le bourg de Sichem, au fond de Samarie,
Une source a jailli qui n'est jamais tarie,
Une source d'eau vive à l'exquise saveur
Dont le flot régénère ainsi qu'un vin sauveur
Et pourtant rafraîchit comme de la rosée.
C'est au puits de Jacob que la source est creusée ;
Mais le travail du patriarche a seulement
Servi de sol fécond à ce jaillissement,
Car il était prévu que la Samaritaine
Rencontrerait Jésus au bord de la fontaine
Et que, par son accent, l'univers altéré
Y clameraut sa soif d'être régénéré.
Oui, tel un baume enfui de quelque val céleste,
L'onde vivifiante est toute dans le geste
De ce Galiléen retenant, rassurant
Cette femme étrangère à l'esprit ignorant
Qui s'éloignait de lui dans son orgueil tenace
Parce qu'il n'était pas fils de la même race.

Ah ! sur le sol aride et l'horizon fermé,
Qu'ils furent bienfaisants les mots du Bien-Aimé :
— « Femme ! croyez vous donc qu'en ce monde il existe
Un précepte approuvant l'homme d'être égoïste,
Ou l'empêchant de reconnaître illimité
L'universel devoir de la fraternité ? —
Qu'importe la Judée ou bien la Samarie ?...
Sans nul souci de lois, de culte, de patrie,
Sans les scrupules vains de passé, d'avenir,
Vous devez vous aimer, vous plaindre, vous servir,
Car vous ne formez tous qu'une grande famille
Où la grâce d'en haut s'incline, s'éparpille
Pour que vous l'ayez toute en vous la partageant.
Ne vous accordez pas le droit d'être exigeant,
Mais goûtez la douceur d'abreuver, au contraire,
Ou de pencher vers vous le cœur de votre frère. —
Faites pareillement quand vous adorez Dieu :
Ne vous inquiétez de l'heure ni du lieu ;
Il est présent partout : on peut servir son culte
Aussi bien sur le flanc d'une montagne inculte
Que dans les profondeurs d'un temple fréquenté ;
Car mon Père est Esprit comme Il est Vérité :
C'est en esprit, en vérité, qu'il faut lui rendre
L'hommage que, de vous, Il est en droit d'attendre !
Je vous le dis : « Bientôt viendront des temps meilleurs
Où l'on célébrera le nom divin ailleurs
Que dans Jérusalem ou sur cette montagne.
Les cœurs qu'un saint désir de lumière accompagne
L'adoreront en vérité comme en esprit,
— Et ce sont entre tous, ceux-là que Dieu chérit » —

Ainsi parlait Jésus, l'humble fils de la crèche ;
 Versant le flot d'amour à la terre trop sèche,
 Ainsi parlait Jésus les yeux sur le lointain,
 La voix affable et calme envers le plus hautain,
 Dressant paisiblement son être de mystère
 En pur trait d'union du ciel et de la terre...
 Et ceux qui l'écoutaient suspendaient leurs pensers
 Au renouveau d'espoir de ces temps annoncés ;
 Ils chérissaient tout bas le grand idéaliste
 Aux mots plus consolants qu'un verset du psalmiste ;
 Ils oub liaient la haine en le voyant si doux ;
 Ils inclinaient le front, ils pliaient les genoux,
 Ils entr'ouvaient leur cœur sous l'eau de ce baptême,
 Au plus beau rêve humain offrant l'essor suprême.



X

« Alors Jésus pleura. »

S^t JEAN, XI, 35.

Pourquoi craindre d'offenser Dieu
 En défaillant parfois sous l'excès des alarmes,
 En jetant vers lui cet aveu
 Que la vie est bien lourde et ne vaut pas nos larmes,
 Et que la mort nous semble un repos plein de charmes.

Frère de notre humanité,
 Jésus, tout en prêchant avec des mots de Maître
 La force et la sérénité,
 Jésus avait compris l'immense douleur d'être,
 Et son amour pour nous venait de là peut-être !...

Près du tombeau mystérieux
 Où, sur Lazare mort, veillaient Marthe et Marie,
 Des pleurs sont montés à ses yeux...
 Ils n'eurent point pour cause une amitié ravie,
 Mais la pitié d'avoir à lui rendre la vie.



XI

« Donnez à celui qui vous demande. »

S: MATTHIEU, v, 42.

« Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. »

Id., vi, 1.

Les docteurs de la Loi questionnant le Maître
Sur ce qu'il fallait faire ou ce qu'on devait être
Pour aimer son prochain ainsi qu'il est prescrit,
Jésus leur répondit : « Un homme est sur la route,
Gisant, inanimé. Son sang fait goutte à goutte
Sous les coups des voleurs qui l'ont ainsi meurtri.
Sur ce chemin survient un prêtre qui médite ;
Il voit cet homme et passe. — Ainsi fait un lévite
Qui le suivait non loin. — Puis un Samaritain
Cheminant sur sa mule aperçoit la victime :
Il rejoint le blessé, le panse, le ranime
Et le transporte ensuite au bourg le plus prochain
Pour l'y faire soigner dans une hôtellerie.
Or, dites-moi, parmi ces hommes, je vous prie,
Lequel agit le mieux ? » Ils dirent : « C'est certain
Que le meilleur d'entre eux fut le Samaritain ! »

Une autre fois Jésus qui se trouvait à table
Chez un pharisién généreux et notable
De la ville, surprit l'égoïsme et l'orgueil
Des invités présents aux dépens de leur hôte :
— « Un homme riche un jour, narra-t-il à voix haute,
Voulant à ses amis faire un plus large accueil,
Les pria d'accepter un festin de liesse :
Aucun de ces blasés n'eut la délicatesse
De répondre à son offre en y faisant honneur.
Blâmant à fort bon droit cette foule incivile,
Le maître de maison fit querir par la ville
Tous les déçus de la fortune et du bonheur,
Infirmes, mendians, dont il fit ses convives,
Et devant le plaisir de ces âmes naïves
Il goûta la douceur d'honorer de son bien
Ceux qui, privés de tout, n'en rendront jamais rien. »

Comme Il n'eût prêché point aux cœurs qu'en paraboles,
Que ses actes, sans cesse, appuyaient ses paroles,
Il entra quelque jour dans le temple sacré
Dont il avait la veille, en criant au scandale,
Chassé des trafiquants la cohorte vénale.

Les siens l'accompagnaient. Or, ayant pénétré
 Près des troncs destinés aux aumônes publiques,
 Il distingua, parmi les offres magnifiques
 Des riches, l'humble don d'une veuve : « Voyez,
 Enseigna-t-il alors au groupe des Apôtres,
 Cette femme a donné beaucoup plus que les autres.
 Ses mérites au ciel seront multipliés,
 Car cette obole était son unique ressource,
 Tandis que tous ces gens, en déliant leur bourse,
 N'ont fait que de leur bien prélever le surplus.
 Imitez cette femme et vous serez élus. »

Ainsi Jésus, de jour en jour et sans relâche,
 Réalisant le vœu dont il était hanté,
 Consacrait sa pensée à l'ineffable tâche
 De révéler aux cœurs l'esprit de Charité.



XII

« L'un d'eux que Jésus aimait était couché sur le sein de Jésus. »

S^t JEAN, XIII, 23.

D'un cœur d'homme Jésus sentit bien tout le poids,
 Puisqu'il sut l'alléger en un bonheur de choix
 A toute meurtrissure offrant le vrai dictame...
 Il entr'ouvrit son âme au pur amour d'une âme,
 Et permettant ainsi qu'elle tînt enfermé
 Le nom cher entre tous de Jean le bien-aimé,
 Il se montra vraiment frère de nos tendresses.
 Pourtant il était fort jusque dans ses détresses ;
 La misère d'autrui seule le consuma ;
 Il n'avait pas besoin de Jean et il l'aima
 Pour l'idéal attrait de donner de soi-même,
 De tendre un peu de joie à l'être qui vous aime,
 De protéger l'espoir qui se confie à vous...
 Et cet apostolat de bonté fut si doux
 Que Jésus y trouvant un intime délice
 En fit sur ce chemin le miel de son calice.
 Fidèle, sur ses pas, Jean parcourait les bourgs ;
 A ses pieds, le premier, venait s'asseoir toujours.

Quand les Juifs attaquaient Jésus, encor plus tendre
 Jean s'approchait de lui comme pour le défendre !
 A la Cène ce fut pour oublier Judas
 Qu'au front de son ami Jésus tendit les bras.
 Sur le Gethsémani pour adoucir l'épreuve
 Il voulut près de lui cette âme bientôt veuve
 Où, seul, vivrait un rêve... Et Jean l'accompagna.
 Au Calvaire, plus tard, quand tout son corps saigna
 Sous les coups des bourreaux, la faible voix du Maître
 Dans le nom du disciple un instant vint renaître ;
 Et son dernier regard du sommet de la croix
 Vers le sol où pleuraient, si proches tous les trois,
 Marie au désespoir et Jean et Madeleine,
 Divinisant l'émoi dont leur âme était pleine
 Réunit sous l'adieu d'une même pitié
 Le culte filial, l'amour et l'amitié.

* *

Jésus et Jean ! O vision douce et sublime !
 Inquiet, vacillant, notre espoir se ranime
 Dès qu'on vous évoque à nos yeux.
 La Vérité n'est point dans quelque dogme austère !
 Nos cœurs l'ont découverte en sentant que la terre
 Frissonnait au baiser des cieux.

Jésus et Jean ! Lueur d'étoile éclosé en l'ombre
 Des horizons lointains où la Foi tremble et sombre !
 Parce que vous avez uni

La joie et la douleur, la force et la faiblesse,
 La vie et le néant dans un mot de tendresse,
 Nous en comprenons l'infini !

Etres épanouis dans la beauté première,
 Vos lèvres ont vibré dans la même prière,
 Vos noms ont les mêmes douceurs ;
 Vos yeux en confondant leurs regards et leurs larmes,
 Vos deux cœurs en tremblant pour les mêmes alarmes
 Ont fait vos âmes vraiment sœurs !

Et nos pensers si las d'avoir sondé la vie,
 Nos cœurs humains pleins d'espérance inassouvie,
 Nos désirs épris d'idéal,
 S'élèvent suppliants vers la clarté sereine
 Qui jaillit sur le monde en la nuit de la Cène
 De votre groupe virginal.

O Jésus ! guérisseur de toutes les blessures !
 Doux Hôte hospitalier qui, dans les nuits obscures,
 D'un sourire éclairez nos pas,
 O Jean ! disciple cher, Jean, bien-aimé du Maître
 Prédestiné d'amour qu'un Dieu d'amour fit naître
 Pour reposer entre vos bras,

Ainsi que deux rayons d'une même auréole,
 Deux lis purs l'un vers l'autre inclinant leur corolle
 Sous le souffle de l'au-delà,

Vous incarnez pour nous dans leurs voluptés saintes
 Les suaves baisers, les mystiques étreintes
 Des âmes qu'un Rêve assembla.

Jésus et Jean ! Soyez béni, vivant symbole
 De tout ce qui grandit, régénère, console...
 Le Mot éternel est en vous !
 C'est celui de la loi d'Amour — seule féconde ! —
 Il est grand parce qu'il est pur... maître du monde
 Il est fort parce qu'il est doux !



XIII

« Dans tout le monde on racontera
 à la louange de cette femme ce
 qu'elle vient de faire. »

S^t MARC, XIV, 9.

La fête de la Pâque étant proche, Jésus
 Et ses disciples chers avaient été reçus
 Chez le pharisien Simon de Béthanie.
 Curieuse, autour d'eux, se trouvait réunie
 La secte des docteurs, des riches, des lettrés
 Qui, parmi les Hébreux, semblaient plus attirés
 Vers le Galiléen semeur de paraboles
 Dont ils controversaient les étranges paroles.
 — Témoignage troublant des pouvoirs du Sauveur,
 Lazare était présent. — Non loin, Marthe sa sœur
 Allait, venait sans bruit et, de ses mains actives,
 Préparait et servait le repas des convives.
 Calme, grave, au milieu de ce cercle agité,
 Jésus se détachait ainsi qu'une clarté. —
 Soudain, parmi l'éclat, les rumeurs de la salle,
 Sur le seuil une femme apparut. Sculpturale,
 Sa beauté ressortait plus saisissante encor
 Sous le ruissellement de ses lourds cheveux d'or ;

Ses yeux noyaient leur fièvre en des douceurs célestes ;
 Une grâce sans nom imprégnait tous ses gestes ;
 Un des vases d'albâtre en usage autrefois
 Pour les parfums de prix luisait entre ses doigts.
 Une surprise où souriait de l'ironie
 Accueillit son entrée. Au bourg de Béthanie
 Tous les hommes présents connaissaient quelque peu
 Cette femme... Révélateur comme un aveu
 Cinglant dans son accent d'injustice hautaine,
 Un nom courut sur leurs lèvres... « la Madeleine !... »
 Mais elle, indifférente à ce souffle railleur,
 L'âme et les yeux emplis du rêve intérieur
 S'avança, lente, pâle entre les rangs des hôtes,
 Et devant ces témoins l'accablant têtes hautes,
 Tandis que ses deux mains épandaient sur l'Aimé
 Le flot de ses cheveux et du nard parfumé,
 La prostration tremblante de son être
 La courba toute, humiliée, aux pieds du Maître.
 Un murmure indigné cette fois troubla l'air...
 Jésus ne bougeait point. Tandis que sur sa chair
 Glissait et s'imprégnait en frôlements de flamme
 L'odorante tiédeur de ces cheveux de femme,
 Tout à coup, surhumain, l'éclair mystérieux
 Des révélations resplendit en ses yeux !...
 Alors, se redressant, le divin Liseur d'âmes
 D'un seul geste imposa silence à tous ces blâmes,
 Et, sans même qu'un mot fût par lui prononcé,
 Jésus vit s'incliner chaque front courroucé
 Sous le même frisson qui, de la courtisane,
 Relevait lentement le profil diaphane...

— Pour la première fois les enfants de Sion
 Concevaient l'infini d'une rédemption...

 Sous l'approche inconnue encor d'une caresse,
 Ce juste avait penché vers cette pécheresse,
 Dont le remords muet implorait son secours,
 Son grand cœur pénétrable à toutes les amours,
 Et Lui, Lui qui devait passer sur cette terre
 En vivant au milieu des autres, solitaire,
 Lui dont l'être abdiquait tout rêve personnel
 Pour se mieux consacrer à notre moindre appel,
 Lui qui semblait parler une langue divine
 Avait senti soudain au fond de sa poitrine
 Frémir tous les échos de toutes nos douleurs
 Sous un regard d'amour sanctifié des pleurs.
 Et parce que son âme en était effleurée,
 Jésus avait voulu qu'une empreinte sacrée
 De cet intime émoi gardât le souvenir...
 Il venait d'enseigner aux âmes à venir
 Que toute volupté flattant notre nature
 Ne vaut point la douceur d'un rêve qui l'épure,
 Et que l'humble abandon d'un cœur mortifié
 Lui reconquiert ses droits à l'humaine Pitié.



XIV

« Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi. »

S^e MATTHIEU, xxvi, 38.

L'ombre du soir noyait lentement dans ses plis
Les reliefs du jardin semé d'oliviers gris ;
La tristesse du lieu, des choses et de l'heure
Se lamentait dans les rameaux — frisson qui pleure —
Prosterné sur le sol, sans courage, sans voix,
Jésus doutait de Lui pour la première fois.
Les souvenirs du jour qui s'achevait à peine,
La halte chez Simon, le repas de la Cène,
L'interrogation perfide de Judas,
D'amertume et d'effroi hantait son cœur si las !
Plus lourde était encor l'oppression confuse
De la nuit qui s'ouvrait.... le mensonge, la ruse,
Le dépit, la colère, unissant leur effort
Pour diriger plus sûrement l'œuvre de mort
Vers Celui qui semait la parole de vie
Et pour crucifier sous la haine et l'envie
Les bras tout prêts tendus dans le geste d'amour !
L'homme, être de faiblesse, avait enfin son tour

En cet illuminé de divine vaillance,
Et sa chair se troublait, prise de défaillance,
Devant la vision d'un Calvaire prochain !
Saurait-il jusqu'au bout accomplir son destin ?...
Son geste suppliant d'enfant qui désespère
Semblait vouloir flétrir la volonté du Père...
Dans l'espace où montait le drame frémissant,
Sur la terre qui recueillait ses pleurs de sang,
Jésus demandait grâce au seuil du sacrifice
Et, craintif, détournait ses lèvres du calice
Qu'il recevait du ciel pourtant à deux genoux,
Sachant nous l'épargner s'Il le buvait pour nous !
Comme Il est seul dans l'inclémence de cette ombre !...
Seul !... Non ?... Son front penché, soudain, se fait moins sombre,
Les larmes de ses yeux s'irisent d'un rayon.
Non, non, Il n'est point seul. Dans son affliction
Tout à l'heure en quittant le groupe des apôtres
Il a voulu garder, chers entre tous les autres,
Trois disciples que leurs amis ont enviés
Pour gravir avec eux le mont des Oliviers :
Pierre, sur qui l'Eglise, un jour, sera fondée.
Jacques et Jean son frère, enfants de Zébédée...
— « Veillez, priez, leur a-t-il dit avec effort,
Mon âme est, cette nuit, triste jusqu'à la mort. »
Puis s'éloignant un peu pour mieux être à lui-même
Il a jeté vers Dieu la prière suprême !...
Le « Fiat » héroïque enfin a triomphé
Sur le cri de la chair maintenant étouffé.
Plus paisible, Jésus évoque, consolante,

Toute proche de Lui, la fraternelle attente
De ceux dont le cœur bat à l'unisson du sien ;
Leur tendresse est pour Lui dans sa peine un soutien.
A cette heure, sans doute, ensemble, ils prient, ils veillent !
Leurs regards inquiets, dans l'ombre, le surveillent...
(Pierre, si promptement, faiblit sans son appui,
Et Jean, son Jean si tendre, est triste, loin de lui.)
Il faut les rassurer : ils ont besoin du Maître...
Le doux soin !... A nouveau l'espérance pénètre
Celui qui va mourir pour notre humanité :
Il se relève... il va !... La douteuse clarté
Des étoiles le guide à travers la feuillée.
Sur un tertre il croit voir de l'ombre agenouillée...
Dans un élan sa voix appelle ses amis,
Il se hâte, il s'approche... et les trouve endormis...
• • • • • • • • • • • • • • •

Alors, l'âme à jamais désillusionnée,
Jésus courbant le front devant sa destinée,
De plein gré, sûr de lui, sans réserve, accepta
Les tourments du Prétoire et ceux du Golgotha.
Cet abandon des siens dans l'abandon des choses
Fit tout à coup frémir sur ses lèvres décloses
Et douloureusement en son cœur se graver
Le *Consommatum est* qui devait nous sauver !



XV

Pardonnez à votre frère non pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante-sept fois.

S^E MATTHIEU, xviii, 22.

Sa jouissance était d'être insinulement bon,
De l'être sans orgueil, avec délicatesse
Parce qu'il comprenait et plaignait la faiblesse
Dont trop souvent la chute est due à l'abandon.

Il n'humiliait point d'un prédicant exorde
Les cœurs que le remords amenait jusqu'à lui,
Mais il dressait entre eux et l'opprobre d'autrui
Le rempart protecteur de la miséricorde.

Et sur sa main — colombe au pacifique essor —
Les pleurs de repentir, les larmes jamais vaines
Faisaient épanouir au bleu réseau des veines
Les floraisons d'espoir comme des rameaux d'or.

Aussi le défenseur des femmes pécheresses,
Celui qui remettait les glaives aux fourreaux,
Celui dont la prière absolvait ses bourreaux,
Voulant, malgré l'horreur de ses propres détresses,

Que son acte dernier fût encor d'être bon,
 Entr'ouvrit au larron sur son bois d'infamie
 L'horizon consolant d'une espérance amie
 Qui tomba sur la terre en un mot de pardon.



XVI

« J'ai soif ! »
 St JEAN, XIX, 28.

Qui de nous n'a senti ses yeux gonflés de pleurs
 Près du lit de souffrance où, brûlé par la fièvre,
 Esclave de la soif qui consume sa lèvre
 Un être aimé nous implore dans ses douleurs ?

Qui de nous n'a vibré de pitié fraternelle
 Pour toute créature en proie à ce tourment,
 Devant ce cri de soif navrant infiniment
 Où toute l'indigence humaine se révèle ?

Sur l'arbre de la Croix, nu, sanglant, éperdu,
 Jésus le Fils de l'homme a poussé cette plainte
 Et, seul, à l'humble appel de cette force éteinte
 Le sanglot impuissant des siens a répondu

La goutte de pitié due à toute agonie
 Ne monta même point vers le crucifié
 Et, sur le vœu dernier en vain balbutié,
 L'amertume du fiel jeta son ironie.

XVII

« Alors Jésus ayant jeté un
grand cri rendit l'esprit. »

S^t MARC, xv, 37.

Au-dessus des trois croix écartelant le vide
De leur geste éperdu parmi le ciel livide,
Au-dessus du frisson des femmes à genoux,
Au-dessus des bourreaux guettant d'un œil jaloux
Le battement dernier de ce cœur que la lance
Allait meurtrir encore... au-dessus du silence,
Soudain, tragique, inénarrable, un cri monta
Déchirant tout l'espace autour du Golgotha !...
— Sur son gibet, Jésus venait de rendre l'âme ! —
Regret ?... terreur ?... souffrance ?... Au pied du bois infâme
Nul à travers l'écho des siècles n'a traduit
La suprême clamour s'élevant vers la nuit...
Mais l'affre fraternelle et l'angoisse infinie
Des générations l'ont étreinte et bénie,
Car par elle Jésus, sur le monde, a jeté
Divinement l'aveu de son humanité !

Elévation

« Et lorsque la pluie est tombée,
que les fleuves se sont débordés, que
les vents ont soufflé et sont venus
fondre sur cette maison, elle n'a
point été renversée, parce qu'elle
était fondée sur la pierre. »

S^t MATTHIEU, VII, 25.

Jésus ! Vous êtes grand par l'œuvre surhumaine
Que vos enseignements ont fondée ici-bas,
Par la suggestion qui, depuis lors, amène
L'univers palpitant à marcher sur vos pas,
Vous êtes grand par votre étrange destinée,
Par toutes vos vertus, vos miracles nombreux,
Grand parmi la Montagne instruisant les Hébreux,
Grand sur les flots de la tempête déchaînée,
Mais, révélant l'Esprit qui s'incarnait en vous,
Tant de force, de mystère, de beauté sainte
Pouvait nous obliger à flétrir les genoux
Sans vous livrer les cœurs dont vous réviez l'étreinte,
Et vous êtes surtout très grand d'avoir compris
Quels timides — plutôt quels orgueilleux — nous sommes

Et de vous être fait vraiment semblable aux hommes
 Jusque dans leur faiblesse et jusque dans leurs cris !
 O Jésus, divin Frère, oui, je trouve sublime
 Qu'au plaisir de nous vaincre, à l'orgueil d'être fort
 Vous ayez préféré le rôle de victime,
 L'effroi de la souffrance et la peur de la mort,
 Comprenant bien que si plus d'un esprit se froisse
 Devant un héroïsme auquel il n'atteint point,
 Plus d'un cœur s'attendrit, plus d'une main se joint
 Au spectacle troublant d'une commune angoisse.
 Notre âme se rassure à votre humilité,
 En comprenant que sur la route expiatoire
 L'effort de toute vie en le vôtre est monté,
 Et nous nous prosternons dans la douceur de croire,
 Devant le tertre où la douleur vous a jeté,
 Défaillant, accablé du poids de nos alarmes,
 Devant la vision navrante de vos larmes
 Où tremblaient tous les pleurs de notre humanité.
 Plus que pour vos vertus dont l'éclat nous domine,
 Plus que pour votre mort, ô Christ, soyez bénis
 Pour l'intuition infinie et divine
 Qui vous a fait pleurer sur le Gethsémani,
 Car, dans l'abattement physique de votre être,
 Dans l'appel éperdu que vous jetiez au ciel,
 Dans l'amère saveur de vos larmes, ô Maître,
 Le monde a reconnu son destin éternel,
 Et vaincu par son œuvre à vos pieds il s'écrie :
 « Dans les siècles des siècles, soyez adoré,
 Christ Jésus, Roi d'amour dont la chair fut meurtrie,
 Dont le cœur a faibli, dont les yeux ont pleuré !

Oui, soyez adoré, car votre grand miracle,
 Celui qui nous convainct et vous fait notre Dieu
 Résidé moins encor au fond d'un tabernacle
 Que dans le moindre coin de ce firmament bleu
 Que, seul, vous avez fait plus proche de la terre.
 Force... amour... vérité... tout était si lointain
 Quand vous êtes venu d'un geste salutaire
 Offrir aux coeurs leur part du céleste butin !
 Votre miracle, ô Christ, fut de porter le germe
 De toutes les vertus en vous infiniment,
 Et d'épandre sur nous ce que chacune enferme
 De féconde promesse en son rayonnement !
 Votre miracle fut, sur la terrestre plage,
 D'élever — seul rocher de nos sables mouvants —
 Paisible en la lumière et ferme dans l'orage,
 L'abri contre lequel vont se briser les vents,
 L'humble Maison de Foi, d'Amour et d'Espérance
 Où tout cœur est certain de trouver bon accueil
 Et de se reposer un jour en assurance,
 Lorsque avec lui la Mort en franchira le seuil.
 Pour avoir effleuré notre terre si sèche,
 Votre Etre et votre Rêve idéalement purs
 En dressant leur blancheur du rocher de la crèche
 A celui du sépulcre, ont, aux sentiers obscurs
 D'ici-bas fait germer les lis entre les pierres,
 Et semé sur nos jours l'espoir du Lendemain
 Que votre sillon d'or trace sur nos poussières,
 O sublime Passant du fraternel Chemin !





Table des Matières

	Pages
INSCRIPTION LIMINAIRE	7
Consecration en double effigie.	10
Le Rosaire.	12
Empreintes natales.	16
L'Hymne à deux voix.	19
Dizain mythologique.	21
Marées	22
Le Moulin.	25
Eclaircie.	28
Les lèvres sur les yeux.	29
L'Impérissable charme.	31
Recueillement.	36
Petites sources.	38
Au calice des roses.	40
La chanson des bagues.	42
La Halte.	44
Météores.	47
Entre toutes.	48
Ex-voto	50
Compagnons de route.	53
Soir d'année. — Paysage aux deux crayons —	55
Enfantillage.	57
Modulations.	60
L'Edelweiss.	62
Pèlerinage	63

Vibrations	67
L'Ame des ruines.	70
Murmures dans l'orage	71
Apologue	73
Illogisme.	75
L'Etoile du Berger.	76
Rythmes marins.	80
Devant le grand Bey	82
Sur l'album de M ^{me} de Sévigné.	84
Le Promenoir du mont Saint-Michel	85
Le Miracle des Vagues, — Légende —	87
La Traversée.	91
Dans la tourmente.	92
En marche.	95
Les Errants du Bonheur.	97
Appel.	101
Insaisissables	102
Récitatif.	105
Incantation	108
Dans le silence.	110
A l'unisson.	113
Voix d'autre-tombe.	115
Verset.	120
Fatalité	121
A un passant de ma route.	123
Question dans l'Infini.	124
Ames sœurs.	126
Dérivatif.	128
Plaidoyer	131
Au gui l'an neuf !	134
Terre lointaine.	135
La voix du drapeau.	136
Les hymnes alternés.	138
Les scrupules du Poète.	141
Mystique floraison.	145
Transpositions.	147

Pas à pas	152
Au Temps.	155
Stances	158
L'Immortelle entente.	160
Au cœur de la pierre	167
Apostolats	169
A vol d'âme	174

ECCE HOMO

I	
L'Ordre étant accompli de mainte prophétie.	183
II	
Dans la maison de Nazareth, dès son jeune âge.	184
III	
Loin de Jérusalem au paysage morne.	185
IV	
Son heure vint, enfin .. Et quand elle eut sonné.	188
V	
Jésus le Fils de l'Homme a dit : « Je suis la voie »	190
VI	
Venez tous à moi ! Tous ! a dit ce cœur immense.	191
VII	
Il aimait entre tous, les humbles, les petits.	192
VIII	
C'était jour de sabbat. Or, en ce jour divin.	194

IX

Dans le bourg de Sichem, au fond de Samarie. 196

X

Pourquoi craindre d'offenser Dieu 199

XI

Les Docteurs de la Loi questionnant le Maître. 200

XII

D'un cœur d'homme, Jésus sentit bien tout le poids. 203

XIII

La fête de la Pâque étant proche. 207

XIV

L'ombre du soir noyait lentement dans ses plis. 210

XV

Sa jouissance était d'être infiniment bon. 213

XVI

Qui de nous n'a senti ses yeux gonflés de pleurs. 215

XVII

Au-dessus des trois croix écartelant le vide. 216

ÉLÉVATION 217



